

1431

Tp 493 p/24

# LES DESTINÉES DE L'HELLÉNISME

AU DELA DE L'EUPHRATE

PAR

VICTOR CHAPOT

Associé correspondant national de la Société des Antiquaires  
de France.



---

Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires  
de France*, t. LXIII.

---

PARIS  
1904

493 p/24  
Tp

Bibliothèque Maison de l'Orient



139419



1P 233 p/24  
A Monsieur Ed. Pottier

Hommage respectueux



LES DESTINÉES  
DE L'HELLÉNISME

AU DELA DE L'EUPHRATE

PAR

VICTOR CHAPOT

Associé correspondant national de la Société des Antiquaires  
de France.



---

Extrait des *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires  
de France*, t. LXIII.

---

PARIS

1904



LES  
DESTINÉES DE L'HELLÉNISME

AU DELA DE L'EUPHRATE

---

Sous ce titre, qui peut sembler un peu ambitieux, je me suis proposé de recueillir les éléments essentiels d'un sujet qui, à ma connaissance, n'a point encore été traité dans son ensemble : à quel succès final ont abouti les efforts d'Alexandre et des Séleucides pour répandre la civilisation grecque dans ces régions temporairement arrachées aux monarques orientaux? Le mouvement s'est-il poursuivi sous la domination des Parthes et des Perses Sassanides? Et quels facteurs nouveaux y ont aidé? Je laisse de côté, — peut-être pour une autre fois, — l'époque des Diadoques : la question serait trop vaste et se présenterait sous un jour assez différent<sup>1</sup>. Même dans les

1. Je négligerai aussi les régions à l'est de l'Iran propre-

limites où je me tiendrai, je ne prétends apporter que de simples notes, à coup sûr incomplètes, mais ainsi compatibles avec l'absence d'illustrations. Une double difficulté a compliqué ma tâche : la grande dispersion des sources où puiser, et mon ignorance des langues orientales, qui m'a réduit dans quelque mesure à une documentation de deuxième main.

La fusion des deux mondes, rêvée, tentée par Alexandre, n'a pas été générale, ai-je besoin de l'énoncer? Y eut-il, du moins, des résultats partiels? Ou même, à défaut de pénétration réciproque, combien durable et étendu fut le contact? Et comment s'est-il manifesté? La réponse est, d'ordinaire, bien brève dans les livres où je l'ai cherchée, vague en ses termes, quoique affirmative. Certes, il n'est point étonnant que la présence de noms grecs dans des inscriptions cunéiformes ait amené Albert Dumont à parler d'une « fusion des deux races dès l'époque des Séleucides<sup>1</sup> ». Ceux-ci avaient bien des moyens d'exercer une action personnelle<sup>2</sup>. C'est après

ment dit, récemment étudiées du même point de vue : W. W. Tarn, *Notes on Hellenism in Bactria and India* (*Journal of Hellenic Studies*, XXII (1902), p. 268-293).

1. *Note sur un poids grec inédit* (*Association pour l'encouragement des études grecques*, IV (1870), p. 43 = *Mélanges d'archéologie*, Paris, 1892, p. 138).

2. Bevan (*The House of Seleucus*, Londres, 1902, II, p. 153-154) a fortement exprimé sa foi dans « l'attraction » naturelle de l'hellénisme : *We..... are inclined to picture*

eux, sous des princes d'origine asiatique, que la cause de l'hellénisme pouvait se trouver gravement compromise. Il n'en fut rien, si nous en croyons certains historiens modernes : en dépit de l'hostilité politique, des guerres incessantes, l'esprit grec trouva chez les Parthes des admirateurs, toujours désireux de recevoir de l'Occident des modèles artistiques, qu'ils s'efforçaient d'imiter, une langue et des idées qui les séduisaient. Gobineau<sup>1</sup>, l'érudit arménien Patkanian<sup>2</sup>, Ernest Havet<sup>3</sup>, Droysen<sup>4</sup>, J. Oppert<sup>5</sup>, L. Heu-

*Antiochus as forcing at the point of the sword an alien civilization upon an unwilling people. Nothing could be further from the truth. There is no trace of opposition to Hellenism from the Orientals generally. The conversion to Hellenic cities was not something which the King compelled ancient communities to undergo, it was something which he conceded as a favour..... No doubt a Hellenic city enjoyed certain privileges, and a non Hellenic community could not therefore constitute itself a Hellenic city without royal authority.* — Notons malgré tout que les tablettes de Ouarkah attestent un hellénisme tout nominal, qui n'entraîna même pas l'abandon de la langue locale, et cela non loin de l'ancienne capitale des Séleucides.

1. *Histoire des Perses*, Paris, 1869; cf. t. II, p. 477, 485, 517, 521, 531.

2. *Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides, d'après les renseignements fournis par les historiens arméniens*, trad. du russe par Evariste Prud'homme (*Journal asiatique*, 1866, I, p. 420-421).

3. *Mémoire sur la date des écrits qui portent les noms de Bérose et de Manéthon*, Paris, 1873, p. 48, n. 1.

4. *Histoire de l'Hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, II, app. III, p. 656.

5. *Expédition en Mésopotamie*, Paris, 1859-1863, I, p. 188 :

zey<sup>1</sup> acceptent cette doctrine, que de Morgan étend aux rapports des Romains et des Sassanides<sup>2</sup>; d'autres s'y rallient moins franchement, comme M. G. Perrot<sup>3</sup>, ou y mettent quelques restrictions, comme Drouin à l'égard de la province de Perse et même de la Babylonie<sup>4</sup>; M. Dieulafoy, prudemment, limite cette sympathie intellectuelle aux hautes classes et à une courte période<sup>5</sup>; Rawlinson ne se prononce pas nettement<sup>6</sup>; avec

« Les Arsacides présentent l'expression la plus caractérisée de la fusion des mœurs helléniques et barbares. » L'auteur s'approprie l'opinion de Fresnel.

1. *Revue d'assyriologie*, V (1902), p. 103-104. Il note « l'influence considérable que conservait dans l'empire des Arsacides l'élément hellénique... Les rois parthes s'appuyaient volontiers sur les cités grecques..... Ainsi se resserrait de plus en plus dans ces régions l'union entre l'esprit grec et l'esprit oriental ».

2. *Mission en Perse*, IV, 2 (1897), p. 309, 333, 346, n. 1.

3. *Histoire de l'art*, V (1890), p. 418 : Sous les Sassanides « achève de disparaître la couche très mince de culture grecque qu'avait paru étendre sur la surface de l'Iran la conquête macédonienne et la prétention des rois parthes au philhellénisme; les dernières écailles de ce vernis se détachent et tombent ». Ce n'est qu'une réflexion incidente comme celle-ci : l'art sassanide subit, « à son insu, l'influence des modèles grecs et romains. »

4. *Revue archéologique*, 1889, II, p. 51-53 : « Toute l'Asie jusqu'au fond de l'Inde s'hellénise. »

5. *L'art antique de la Perse*, Paris, V (s. d.), p. 3, cf. p. 143; *L'Acropole de Suse*, Paris, 1893, p. 420, n. 1.

6. Excepté en ce qui concerne, je pense, les tendances politiques : *The Parthian Kingdom was thoroughly anti-Hellenic..... It applies especially to the early kingdom, from B. C. 250 to B. C. 127 (The Sixth Great Monarchy, Londres, 1873,*

Mommsen, un notable scepticisme se fait jour<sup>1</sup>, et c'est la note dominante dans les anciens travaux de Sainte-Croix<sup>2</sup> et de Saint-Martin<sup>3</sup>; plus récemment, Th. Nœldeke<sup>4</sup>, J. Darmesteter<sup>5</sup>, Al. Gayet<sup>6</sup>, Franz Cumont<sup>7</sup> et Friedrich Sarré<sup>8</sup> ont fait aussi d'expresses réserves. Enfin, la victoire de l'Orient

p. 42). A la fin de son livre, étudiant l'art parthique, il paraît admettre plus volontiers l'utilisation des modèles grecs.

1. Il a sûrement résumé sa pensée en parlant de la « *décadence progressive de l'hellénisme sous la domination des Parthes* » (*Hist. Rom.*, trad. Cagnat et Toutain, X, p. 166). — Bevan (*op. laud.*, I, p. 223), adoptant un autre point de vue, admet la large expansion de l'hellénisme, mais d'un hellénisme dégénéré, même en Syrie.

2. *Mémoire sur le gouvernement des Parthes* (*Mém. de l'Acad. des Inscr.*, L, p. 65).

3. *Fragment d'une histoire des Arsacides*, Paris, 1840, I, p. 188-189.

4. *Ueber Mommsen's Darstellung der römischen Herrschaft und römischen Politik in Orient* (*Zeitschr. d. deutsch. morgenländ. Gesellschaft*, XXXIX (1885), p. 331-351; cf. p. 335).

5. *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, Paris, 1885, p. 21 : Alexandre « a persisé la Grèce, il n'a pas hellénisé la Perse ». La première proposition ne va pas sans une pointe d'exagération. — P. 24 : « Si l'influence grecque sous les Arsacides n'a pas été assez vivace pour renouveler le génie iranien, elle a été assez puissante pour en arrêter le développement original. » Pour l'époque sassanide, Darmesteter aboutit à des conclusions assez différentes que nous aurons à examiner.

6. *L'art persan*, Paris, 1895, *passim*; voy. surtout p. 7, 111, 126-129.

7. *Les mystères de Mithra*, in-16, 2<sup>e</sup> éd., Paris, 1902, p. VIII et 17.

8. *Die orientalischen Feldzeichen* (*Beiträge zur alten Geschichte*, III, 3 (1903), p. 333-371; cf. p. 365).

a été énergiquement affirmée par J. Strzygowski<sup>1</sup>. Je dois, d'ailleurs, ajouter que plus d'un qui semble admettre une étroite union et comme une combinaison des deux cultures en vient dans le détail à exposer les choses un peu différemment et que de brèves formules de conclusion, comme celles que j'ai recueillies, ont sans doute dépassé, sinon trahi, la pensée véritable de leurs auteurs.

Les témoignages à invoquer proviennent des inscriptions, des monuments figurés et des sources littéraires.

Les textes épigraphiques font à peu près complètement défaut dans tout l'empire des Arsacides, et Mommsen en a pris argument. Noëldeke ne voit rien à en conclure, puisque les Arsacides n'ont presque rien gravé, même dans la langue nationale, en dehors des monuments de dimensions minuscules. Il est bien clair, en effet, que l'absence du marbre, et même en Chaldée de la pierre dure, et surtout le défaut de vie locale et autonome, nous expliquent suffisamment une telle lacune; la Syrie

1. *Hellas in des Orients Umarmung* (Beilage zur *Münchener Allgem. Zeitung*, 1902, I, p. 313-317, 325-327; add. *Jahrbuch der kgl. preuss. Kunstsammlungen*, XXIV (1903), p. 147 et suiv.), en réponse aux théories d'Aloïs Riegl (*Die spätromische Kunst-Industrie*, Vienne, I (1901). Cette controverse est surtout relative à l'influence de l'Orient sur l'art occidental, donc étrangère à mon sujet; Riegl soutient cependant que l'art des Arsacides et des Sassanides n'a retrouvé la tradition assyrienne et achéménide que par l'entremise des derniers Romains et des Byzantins (p. 140).

elle-même est pour l'épigraphiste une région de peu de ressources. Mais il y a plus : on a réuni<sup>1</sup> les textes bien rares provenant de Suse et de Babylone; or, ils se placent au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, alors que les Parthes n'avaient pas encore conquis la Mésopotamie<sup>2</sup>. Même pour cette période, ces documents n'autorisent que des déductions infiniment modestes. N'y avait-il pas un texte grec dans les inscriptions bilingues qui accompagnaient les portraits en relief des premiers Sassanides<sup>3</sup>, princes officiellement mis-hellènes et sûrement ignorants des langues de l'Occident?

Il semble, à première vue, que l'étude des monuments figurés nous doive être d'un plus grand secours. Dans ce pays, livré dès longtemps aux nomades, les produits de l'art architectonique n'ont-ils pas été préservés de la destruction? Ici encore grande obscurité due à trois causes : rareté des édifices, état de ruine trop fréquent, difficulté très grave de datation<sup>4</sup>. Il ne

1. Haussoullier, *Inscriptions grecques de l'Extrême-Orient grec* (*Mélanges Perrot*, Paris, 1903, p. 158-159).

2. Ou bien ils venaient seulement de l'annexer; ils paraissent s'en être emparés une première fois en 129, et deux des inscriptions inédites sont datées de 121 et de 110. Seul le poids grec publié par A. Dumont (*loc. cit.*) nous fait descendre jusqu'à 55, et justement vers cette date Crassus et Orodès se disputaient le pays.

3. *Corp. inscr. Gr.*, 4675, 4676.

4. Cette obscurité serait-elle due à la longue insuffisance des explorations et sur le point de cesser? Je lis dans le

s'agit certes pas d'un léger flottement : un des derniers explorateurs de la Perse, de Morgan, croit « pouvoir ranger, sans crainte d'erreur, les monuments renfermant des parties architecturales voûtées dans les constructions de l'époque sassanide<sup>1</sup> », alors que Dieulafoy, son devancier, date de la période des Achéménides les monuments à coupoles ; le désaccord porterait donc sur un intervalle de cinq à huit siècles au bas mot ; je reviendrai sur ce point tout à l'heure.

En second lieu, les Parthes figurent dans les tout derniers rangs parmi les peuples constructeurs. Cavaliers intrépides, toujours en mouvement, ils se souciaient peu du luxe et du confort de l'habitation. Leurs rois changent fréquemment de résidence : chefs d'une peuplade jadis reculée, ils se voient condamnés à de constantes tournées de police dans leurs états. « Les Arsacides », dit Dieulafoy<sup>2</sup>, « abritèrent leur majesté sous des palais voûtés, décorés de motifs empruntés à la sculpture ou à la modénature occidentale... Quant

*Bulletin de la Société française de fouilles archéologiques*, 1<sup>er</sup> fasc. (1904), rendant compte d'une conférence de l'ingénieur attaché à la délégation en Perse, p. 29-30 : « M. Watelin a fait voyager ses auditeurs dans toute la Perse occidentale et jusqu'en Arménie....., déroulant et expliquant des ruines de forteresses, de ponts gigantesques, de palais et de temples, des nécropoles antiques de toutes les époques : élamite, babylonienne, achéménide, parthe, sassanide et arabe. »

1. *Mission en Perse*, IV, 2, p. 346, n. 1.

2. *L'art antique de la Perse*, V, p. 6.

au clergé, il construisit des temples ayant avec ceux de la Hellade de profondes analogies de style et de disposition. » C'est beaucoup affirmer : les palais de ces rois nous restent inconnus ; nous ne pouvons guère juger de l'architecture civile en usage dans leurs domaines que par les ruines de Hatra<sup>1</sup>, où ils avaient des vassaux assez indépendants. Hatra était une ville de Mésopotamie un peu en dehors des routes les plus suivies, car elle était bâtie à une certaine distance du Tigre, du moins à l'avant-garde du royaume, et, en somme, excentrique. L'ordonnance générale ne rappelle pas les constructions de l'Occident, mais l'utilisation des matériaux est inspirée de l'art romain de Syrie, et dans le détail de la décoration apparaît une imitation des formes grecques ; elle se trahit dans le profil des moulures ; des rais de cœur, des rangs de perles et d'oves agrémentent les entablements, et les chapiteaux s'ornent de feuilles d'acanthé. C'est là un spécimen exceptionnel sur lequel on ne peut s'appuyer<sup>2</sup>.

L'architecture religieuse, elle, est tout entière, dans son principe, une émanation de l'influence grecque. Les dieux perses n'avaient pas de sanc-

1. Ch. Jacquereel, *Revue archéologique*, 1897, II, p. 343-352 ; cf. Rawlinson, *Sixth Monarchy*, gravure du frontispice.

2. Nous ne connaissons qu'incomplètement la toiture de l'édifice ; quant à l'ornementation, Gayet la trouve « surtout très orientale, » tout en admettant la participation « de quelque mercenaire grec » (*op. cit.*, p. 77-78).

tuaires leur servant de demeures; sacrifices, chants liturgiques, tout se passait sur les lieux hauts, à l'air libre<sup>1</sup>. Alexandre et ses successeurs ont introduit le temple dans l'Iran. Le géographe Isidore de Charax mentionne de nombreux sanctuaires d'Anaitis et d'Artémis<sup>2</sup>; les restes de l'un d'eux sont encore visibles à Kingavar (Concoabar, selon Isidore), à 150 kilomètres d'Hamadan; on reconnaît, à travers la description de Dieulafoy<sup>3</sup>, un ouvrage médiocre où les formes doriques et ioniques sont employées concurremment; il aurait été construit « sous le règne des derniers princes séleucides ou des premiers rois parthes ». J'incline très fort vers la première hypothèse et suppose que la plupart des édifices signalés par le géographe ancien datent du temps des Diadoques. Il est inadmissible que les nombreuses colonies gréco-macédoniennes, amenées dans l'Iran en grande partie à perpétuelle demeure, ne se soient pas soucies d'élever à leurs dieux, dans leur nouvelle patrie, les lieux de culte qui faisaient entièrement défaut. Le style bâtard du seul exemplaire conservé s'explique à merveille en dehors de toute participation des Parthes : Alexandre

1. Dieulafoy (*L'Acropole de Suse*, Paris, 1893, p. 400 et suiv.) résume la question sur laquelle tout le monde est d'accord.

2. Müller, *Geogr. min.*, I, p. 244-254. — Mais il n'en indique pas l'âge, et lui-même était contemporain d'Auguste.

3. *L'art antique de la Perse*, V, p. 10 et suiv.

emmenait avec lui des Grecs de toute provenance et de modestes ouvriers.

En ce qui concerne l'architecture des Sassanides, il faudrait d'abord trancher la grave question préalable à laquelle j'ai fait allusion : avons-nous des spécimens? A quand remontent les monuments voûtés de Firouz-Abad et de Sarvis-tan<sup>1</sup>? Précisément au temps des Sassanides, suivant l'opinion traditionnelle<sup>2</sup>. Mais contre elle M. Dieulafoy a pris nettement position<sup>3</sup> : ce sont là, selon lui, les véritables monuments perses du temps des Achéménides ; l'un d'eux serait même contemporain du début de cette monarchie, l'autre, au plus tard, des premiers Séleucides. Les édifices de Persépolis et de Suse ne représenteraient qu'une architecture étrangère à la Perse introduite par le caprice des rois, servi par des artistes grecs et égyptiens. M. Choisy, sans vouloir à toute force vieillir à ce point ces constructions, se prononce cependant pour une date bien antérieure à la monarchie néo-perses<sup>4</sup>. Tel n'est point l'avis, longuement motivé, de M. Perrot ;

1. Add. le petit édifice de Ferach-Abad, connu seulement par Dieulafoy (*L'art antique de la Perse*, IV, fig. 56-57).

2. Créée par ceux qui les ont révélés : Flandin et Coste ; adoptée par Fergusson (*History of architecture in all countries*, 2<sup>e</sup> éd., 1874, I, p. 377-394), Rawlinson (*The Seventh Great Monarchy*, Londres, 1876, dernières pages) et, comme je l'ai dit, de Morgan.

3. *L'art antique de la Perse*, IV, p. 75.

4. *Histoire de l'architecture*, Paris, 1899, I, p. 151.

mais lui aussi fait, en sens inverse, une concession, qui conduirait à une solution intermédiaire : il ne songe pas à descendre au delà des premiers Sassanides et inclinerait à penser que ces édifices du Fars sont les palais des rois particuliers de la Perse, *vassaux des Parthes*<sup>1</sup>.

Je ne prétends pas examiner à mon tour les doctrines divergentes d'autorités aussi considérables ; au reste, l'une et l'autre me font aboutir à la même conclusion, au point de vue tout particulier et limité que j'ai choisi. « Si l'on entreprend, » écrit M. Perrot<sup>2</sup>, « de comparer ces édifices mystérieux à des monuments dont la date est à peu près connue, ceux qui offrent une incontestable analogie avec les types sur lesquels porte ici la discussion sont tous postérieurs, *et de beaucoup*, au commencement de l'ère chrétienne. » C'est incontestable ; mais alors, si les palais de Firouz-Abad et de Sarvistan sont contemporains des Arsacides, ne faut-il pas proclamer, pour la conception et la mise en œuvre, la priorité absolue des Orientaux ?

Il m'importe donc peu que la controverse risque de s'éterniser, faute d'un exemplaire authentique, je veux dire d'une construction datée par son emplacement même et à laquelle il soit permis de

1. *Histoire de l'art*, V (1890), p. 561-588. Gayet est d'avis que ces châteaux « appartiennent aux derniers Parthes » (*op. cit.*, p. 94).

2. *Ibid.*, p. 581.

rapporter des textes nous renseignant sur les ouvriers mis à la tâche. Ce n'est point le cas du Haouch-Kouri; le relevé des ruines, dû à de Morgan, ne fait connaître en réalité que le plan des bâtiments, qui est tout oriental. Ce n'est pas davantage, et pour la même raison, le cas du Kasr-é-Chirin<sup>1</sup>; sans doute, on peut le rapporter avec certitude à Chosroès II (591-628), mais c'est un champ de décombres qui ne montre que l'aménagement des salles et la distribution des murs. La partie la mieux conservée de cet ensemble est le Qal'a-i-Khosrov ou fort de Chosroès. La description qu'en a donnée de Morgan<sup>2</sup> indique, comme il le dit, que l'influence byzantine s'exerça d'une manière marquée sur l'architecture militaire. On se l'explique aisément : pour les édifices d'apparat, les Sassanides, en haine de leurs rivaux, auraient pu se garder soigneusement de leur rien emprunter; mais les nécessités stratégiques avaient une force plus impérieuse; il fallait bien reconnaître la supériorité des Occidentaux dans l'art de bâtir rapidement des forteresses<sup>3</sup>. La Mésopotamie a été pendant des siècles un champ de batailles et d'incursions; la limite réelle des deux empires s'y déplaçait et plus d'une fois l'un des belligé-

1. De Morgan, IV, 2, p. 341 et suiv.

2. *Op. cit.*, IV, 2, p. 354-357; voy. aussi la planche XLIX et les fig. 213-214.

3. Les fortifications de Suse sont sans doute une merveille, mais compliquée et coûteuse, et l'art dont elles relèvent a dû se perdre sous les Parthes.

rants soutint un siège derrière des murs que l'autre avait construits. Sur le même terrain, les principes de défense étaient les mêmes ; ce genre de bâtiments n'est donc pas à considérer ici. Il reste avant tout que presque rien ne témoigne à nos yeux, d'une manière indubitable, d'une utilisation des procédés romano-byzantins, alors qu'en sens inverse les historiens de l'architecture ont pu relever dans le bassin oriental de la Méditerranée un apport de procédés asiatiques <sup>1</sup>. Ces éléments étrangers ont été remaniés, soumis à un nouveau travail ; n'importe, « l'action en retour » est ici bien faible, et c'est l'Occident surtout qui a emprunté.

On a voulu voir une nouvelle dépendance de l'Orient vis-à-vis de la Grèce dans le choix des matériaux de construction : « En Perse », dit de Morgan <sup>2</sup>, « ce fut de tout temps l'usage de construire en briques simplement séchées au soleil ; ce

1. Cf. Aug. Choisy, *op. laud.*, II, p. 82 et suiv. Il pose en principe que l'art de la construction à l'époque byzantine a pour foyer la Perse, d'où partent plusieurs rayonnements, par l'Arménie, l'Asie Mineure et la Syrie. — J. Strzygowski, dans son dernier livre (*Kleinasien, ein Neuland der Kunstgeschichte*, Leipzig, 1903), juxtapose le rôle des grandes villes hellénistiques, au lieu de le subordonner à celui du courant oriental qu'il divise en deux branches : perso-arménienne et syro-égyptienne. — Ch. Diehl (*Journal des Savants*, 1904, p. 239-251), défendant à bon droit la part d'originalité de Constantinople, ne lui a supposé aucune répercussion sur l'art oriental.

2. *Mission*, IV, 1 (1896), p. 244.

n'est guère qu'après l'époque d'Alexandre que les architectes firent usage de terre cuite... Il semble que le monde oriental tout entier tienne des Grecs l'usage de ces matériaux. » La première proposition reste soutenable après les fouilles qui ont été faites, malgré une indication contraire de Strabon<sup>1</sup>; dans les sources où il a puisé, il y avait peut-être une confusion entre le corps du mur et le revêtement. Ce dernier était précisément en terre cuite ou en émail. Mais, lorsqu'on en vint à développer le procédé de la voûte, né en Orient lui-même, il est tout naturel qu'on ait songé à y employer en masse la brique cuite au lieu de la réserver pour la décoration des surfaces, et rien n'oblige, n'invite même, à supposer que l'idée est d'importation étrangère.

En ce qui concerne la décoration sculpturale, la question se complique d'une nouvelle obscurité : au dire, très suspect, d'un chroniqueur isolé<sup>2</sup>, Chosroès I<sup>er</sup>, pour son palais de Ctésiphon, aurait employé des matériaux grecs et des ouvriers grecs. Ce prince avait-il voulu s'assurer une main-d'œuvre plus habile ou faire élever sous ses yeux un type d'art exotique? La disparition

1. XV, 3, 2, p. 728 C : « Suivant quelques écrivains, les murs, les temples et le palais royal de Suse étaient, comme ceux de Babylone, construits en briques cuites au feu et liées avec du bitume. »

2. Theophylact. Simocatta, V, 6; cf. Rawlinson, *Seventh Monarchy*, p. 620.

presque totale du monument, hormis la façade<sup>1</sup>, laisse le problème un peu en suspens ; toutefois, la deuxième hypothèse paraît exclue. Nous savons du moins pertinemment<sup>2</sup> qu'un Perse, Ferbad, fut le dessinateur en chef des constructions de Chosroès II. Employa-t-il des sous-ordres étrangers ? On a retrouvé dans les ruines du Kasr-é-Chirin des chapiteaux corinthiens surbaissés qui sembleraient attester le rayonnement des formes artistiques du siècle de Justinien ; mais il ne s'agit que des formes et non des types décoratifs : ceux-ci ne rappellent que les exemplaires reconnus de l'ornementation sassanide, chargée, bizarre et grimaçante<sup>3</sup>.

Cet art décoratif oriental, au reste, a peut-être plus évolué qu'il n'est admis : ce problème est lié à celui de la date des monuments du Fars, dont les portes rappellent le style sévère des portes achéménides. Fantaisie d'archaïsant, selon de Morgan<sup>4</sup>. Elle serait plus concevable sous les Parthes, moins éloignés chronologiquement du modèle suivi et sans originalité dans ce domaine : le bas-relief parthique, autant que nous le connaissons par de rares débris, se réduit à un géométrique stylisé, d'où reste absente la figure humaine, modèle pré-

1. Flandin et Coste, *Perse ancienne*, pl. CCXVI = Perrot et Chipiez, *ibid.*, p. 583, fig. 372.

2. Tabari, II, p. 304.

3. *Sic* Gayet, *op. cit.*, p. 129.

4. *Op. cit.*, p. 351.

féré du sculpteur grec. Mieux doués que leurs prédécesseurs immédiats<sup>1</sup>, les artistes néo-perses ont plastiquement reproduit, souvent avec bonheur, mais surtout d'une façon parfaitement originale, les traits et les grandes actions de leurs rois. C'est d'un art tout persique, exclusivement. Tout au plus l'anthropomorphisme exubérant de la religion hellénique a-t-il un peu ébranlé l'esprit iconoclaste des races iraniennes. Ormuzd apparaîtrait par exception, couronnant le monarque<sup>2</sup>; encore ce rôle semble-t-il peu relevé pour lui, car on le confie généralement à une figure ailée qui plane, tenant en main le diadème. Telles les Victoires qui décorent l'arc voûté du Takht-é-Bostan<sup>3</sup>. Mais il n'est point nécessaire ici de rappeler les motifs pareils des arcs triomphaux de Rome ni les Nikés de la Grèce; le prototype de ces figures se trouve en Perse même : ce sont les divinités ailées placées en face de l'image du roi dans les bas-reliefs achéménides<sup>4</sup>. Il y a seulement plus de souplesse dans ce type nouveau et dans l'exécution.

Les Parthes professaient une religion plus libérale, qui ne pouvait être choquée par les sujets

1. Leur art industriel était apprécié fort au loin; la vaisselle sassanide s'exportait jusqu'aux confins de l'Oural, où on en a exhumé nombre de pièces. Cf. A. Bobrinskoy, *Notes d'archéologie russe (Revue archéologique, 1904, I, p. 17)*.

2. Rawlinson, *Seventh Monarchy*, p. 606; add. Longpérier, *Œuvres*, I, p. 77.

3. Rawlinson, *ibid.*, p. 603; de Morgan, IV, 2, p. 333.

4. Dieulafoy, *L'Acropole de Suse*, p. 407-410, fig. 252-256.

que représentaient certaines terres cuites déterminées près de Hillah et des ruines de Babylone. Mais, du reste, dire qu'elles sont de basse époque<sup>1</sup>, c'est préciser autant qu'il est permis, moins qu'on ne souhaiterait, car l'expression conviendrait parfaitement pour les derniers temps de la monarchie des Séleucides. D'une façon générale, on peut définir ainsi ces figurines : types orientaux prédominants, assez émancipés ; style grec, un peu alourdi. Mais quels étaient les fabricants ? Des Orientaux dressés à la manière grecque ? Je dirais plus volontiers : des Grecs dont le milieu avait influencé la technique ?

Peu importe à cet égard le sujet représenté. Dans l'art industriel, c'est la commande, l'achat, qui détermine la fabrication. Un Grec ne répugnait pas à façonner dans l'argile, pour un indigène chaldéen, Mylitta ou Anaitis ; d'ailleurs, les prototypes de ces divinités de lectisternes, assistant aux banquets qui leur sont offerts, ne sont-ils pas à chercher dans ces statuettes assez nombreuses de personnages couchés, — surtout féminins, — qu'on trouve réunies dans le répertoire de Fr. Winter<sup>2</sup> ? La statuette connue par Loftus<sup>3</sup>

1. L. Heuzey, *Figurines antiques de terre cuite du Louvre*, Paris, 1883, in-4°, p. 3 et pl. III.

2. *Die antiken Terrakotten*, Berlin, 1903, I, p. 200 à 207 ; II, p. 115, n° 7 (Cymé) ; p. 130, n° 6 (Myrina) ; cf. surtout le n° 8 (Asie Mineure), type presque dévêtu.

3. *Travels and Researches in Chaldaea and Susiana..... in 1849-1852*, Londres, 1857, p. 213 = Rawlinson, *Sixth Monarchy*, p. 386.

et qui représente un guerrier parthe étendu sur le côté, tenant un gobelet en main, n'est pas forcément un spécimen de l'art des Parthes. Le croquis de Loftus est peut-être enjolivé ; il indique cependant un artisan assez exercé ; si cette race avait pu le fournir, elle aurait sans doute beaucoup plus produit. A propos de cet objet, M. Heuzey parle de « travail tout à fait barbare<sup>1</sup> » ; je ne puis m'empêcher de trouver l'expression un peu sévère. — Il signale lui-même, parmi les terres cuites de Tarse, « une déesse couchée à bonnet phrygien exactement semblable aux statuettes gréco-babyloniennes<sup>2</sup> ». Je ne conçois guère qu'un ouvrier du Bas-Euphrate soit venu travailler dans cette ville ; j'imagine plus aisément la propagation jusqu'en Cilicie du type représenté. D'autre part, je crois, avec le savant conservateur du Louvre, que l'on recule trop haut la date de beaucoup de terres cuites assyro-babyloniennes des autres séries et qu'il en est du temps des Achéménides ; pourtant, sous cette dynastie, il y a, sinon un hiatus, du moins un ralentissement de la production ; au contraire, les Grecs, arrivant à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, ont dû continuer dans leur nouvelle patrie l'exploitation d'une industrie qui, dans l'ancienne, se trouvait alors en pleine activité.

Peut-être des Hellènes immigrés ont-ils ouvert

1. *Catalogue*, I (1891), in-12, p. 46.

2. *Ibid.*; cf. p. 40-53.

des ateliers-écoles et leurs élèves auront façonné sous leurs yeux les exemplaires les plus grossiers ; mais il en est d'autres qui trahissent une main trop experte : les Aphrodites d'albâtre, qu'on peut voir sous les vitrines du Louvre, n'ont d'oriental qu'une certaine exagération de formes et la coiffure conique, qui fait avec le corps un contraste singulier. Nulle différence de facture entre elles et certains types purement helléniques d'Éros de même origine.

Il est, en outre, des cas où l'on peut hésiter non moins sur la nationalité, pour ainsi dire, de certains motifs, que sur celle des artistes qui les ont traités. Il a été publié deux enseignes militaires trouvées en Perse, dont la date demeure controversée : étendards des Parthes, disait l'un<sup>1</sup>, car la démonologie asiatique y apparaît dans la décoration comme ayant subi l'influence des représentations grecques, telles que celles des Gorgones et des Érinyes. — Fabrication bien plus ancienne, a dit un autre<sup>2</sup>, sans pouvoir préciser davantage ; ces motifs sont purement orientaux en principe ; ils sont ensuite devenus grecs, mais par importation. Cette observation ne tranche pas la question de date : le Pégase, par exemple, est d'origine asiatique ; il est clair cependant que, lorsqu'il réapparaît sur les monnaies des Parthes,

1. Heuzey, *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1895, p. 16, et *Revue d'assyriologie*, V (1902), p. 103-104.

2. Sarre, *Beiträge zur alt. Gesch.*, loc. cit.

il a été naturalisé grec ; c'est alors un emprunt direct à l'art des Séleucides et non un retour aux antiques traditions locales. Dans ces deux étendards, il y a une combinaison : les sujets sont avant tout orientaux, et il y a quelque chose d'hellénique dans le procédé. Je n'oserais conjecturer ni la date du travail ni la race de l'ouvrier ; mais, si ce dernier est un Hellène, comment parler d'une influence grecque ?

Semblable difficulté d'attribution se présente en ce qui concerne les menus objets, notamment les pierres gravées. Dans certains cas, cependant, l'hésitation ne paraît pas permise : les sujets orientaux y sont traités de telle manière qu'on reconnaît la main d'un artiste qui en ignorait la donnée primitive et essentielle<sup>1</sup>, par suite la main

1. Joachim Menant (*Recherches sur la glyptique orientale*, Paris, II (1886), p. 189 et suiv.) cite un exemple caractéristique : le taureau ailé veillait aux portes des palais de Khor-sabad et de Kouyoundjik ; son rôle a évolué par la suite ; néanmoins, l'artiste oriental, respectueux de l'idée traditionnelle, continue à placer l'animal sur le seuil, que ses pieds ne quittaient pas. Ignorant du symbole primitif, le graveur grec n'eut d'autre idée que d'alléger la représentation ; il fit sien l'être fantastique, mais le lança au galop dans l'espace ; il le transforma même en centaure sagittaire. Ce type se retrouve sur les objets de Ouarkah ; il est donc difficile de dire avec Loftus : *they can scarcely be other than the works of Babylonian artists* (*op. cit.*, p. 214). D'une façon générale, le voyageur anglais me semble avoir rajeuni, pour une bonne part, les trouvailles de Ouarkah ; il est des sceaux qui sont expressément datés de Séleucos et d'Antiochos le Grand. Pour le reste, Loftus déclare édifices parthes

d'un immigré. De plus, les spécimens dessinés et publiés par Menant semblent provenir du temps des Séleucides. Pour l'époque des Arsacides, il subsiste, en somme, un vide dans l'histoire de la gravure orientale en pierres fines; il n'y a pas à la Bibliothèque nationale un seul camée auquel on puisse sûrement donner cette date<sup>1</sup>. La belle tête de Tigrane du Musée de La Haye<sup>2</sup> est un spécimen assez isolé.

Pourtant cette race aimait le luxe des ajustements et des pierreries<sup>3</sup>; les Sassanides ont hérité de ce goût et l'art de la glyptique a grandement profité de cette vogue persistante. Mais on ne peut qu'avec timidité déterminer le centre de fabrication; d'aussi menus objets circulaient aisément; on ne saura jamais le chemin que chacun d'eux a parcouru de l'atelier d'origine à l'antique possesseur et du lieu d'invention à la vitrine d'une collection. Cette indication de provenance

(p. 225 et suiv.) ceux où ont été trouvées des monnaies des Arsacides. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à cette époque ils étaient *encore debout* et habités.

1. Aussi E. Babelon (*Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque nationale*, Paris, 1897, p. LVI) a-t-il sans doute en vue l'ensemble des arts plastiques quand il écrit : « Avec le temps, l'influence de l'hellénisme s'amointrit et tend à s'effacer; l'art des Sassanides est moins grec et plus asiatique que l'art des Arsacides. »

2. Cf. Menant, *ibid.*, pl. X, n° 10.

3. Il lui en est fait reproche dans un texte pehlvi cité par Gobineau (*Histoire des Perses*, II, p. 520). — Cf. Claudian., *Carmin. min.*, XXVII, 84 : *Parthus..... gemmis..... luxurians.*

manque ou demeure insuffisante pour beaucoup des intailles qu'a étudiées Gobineau<sup>1</sup>. Pourtant, à se guider d'après les sujets représentés, on est arrivé à cette conclusion<sup>2</sup>, qu'en dépit des traditions orientales les formes et la technique donnent un style analogue à celui du gréco-romain de la fin de l'Empire. Il serait alors à supposer que ces intailles, comme celles des Achéménides, provenaient des ateliers de cette zone intermédiaire et mixte que fut la Mésopotamie; dans toutes les autres branches, en effet, l'art sassanide répudie cette parenté; on le voit bien par les monnaies.

La numismatique, à priori, semble promettre à notre étude une fort utile contribution, au moins à l'égard des Parthes; les pièces conservées sont nombreuses et, pour la date, on n'est exposé à se tromper que de quelques années. Néanmoins, ici encore, on peut se demander de quelle race étaient les ouvriers<sup>3</sup>. La plupart des pièces qui avaient cours dans l'empire des Arsacides pré-

1. Publiées avec de médiocres reproductions dans la *Revue archéologique*, 1874, I, p. 111 et suiv., 179 et suiv., 238 et suiv., 310 et suiv., 379 et suiv.; II, p. 341. Elles permettent cependant de constater que les exemplaires à caractères pehlvis ont un aspect assez différent.

2. A. Furtwängler, *Die antiken Gemmen*, Leipzig-Berlin, III (1900), p. 369-371. Pour la même époque, cf. Babelon, *Catalogue*, pl. XLII; Gayet, *op. cit.*, p. 133.

3. Warwick Wroth, qui a édité récemment la collection du British Museum (*Catalogue of Parthia*, 1903), ne se prononce que sommairement et avec réserve sur la question (p. LXXVII et suiv.).

sentent une légende grecque<sup>1</sup>. Pourquoi le choix de cette langue? S'applique-t-il aux monnaies royales ou seulement aux émissions des cités grecques? Des monnaies d'or nous auraient permis de trancher la difficulté, puisqu'il n'appartenait qu'aux souverains d'en frapper; mais les Arsacides n'ont pas usé de ce privilège<sup>2</sup> et l'on a dû se baser uniquement sur le cachet artistique, les types et les légendes.

Sous le premier point de vue, on a toutes les variétés, du véritable objet d'art jusqu'au plus grossier spécimen, et je ne vois pas à cet égard

1. Mais non toutes : pour les émissions des princes vassaux, il est fait usage de caractères araméens qui représentent la première période du pehvi (cf. Ed. Drouin, *Revue archéologique*, 1898, I, p. 62). Seuls, les dynastes de Mésène et de Characène, dans la région du delta du Tigre, frappèrent longtemps des monnaies à légendes grecques (Saint-Martin, *op. laud.*, II, p. 80 et suiv.; E. Babelon, *Journal international d'archéologie numismatique*, I (1898), p. 381-404, pl. III et IΘ).

2. Parce que, dit Mommsen (*Histoire romaine*, trad. fr., X, p. 262), ils considéraient les Césars comme les souverains de l'univers. — Mais la dynastie arsacide remonte à environ 250 avant notre ère. Je sais bien que de très bonne heure les Séleucides eux-mêmes rendirent hommage à l'hégémonie romaine : un siècle avant que Pompée ne débarquât en Syrie, Antiochos Épiphané élevait à Antioche un temple de Jupiter Capitolin (Liu., XLI, 20). Pourtant, la vraie raison est ailleurs : le monnayage de l'or s'est raréfié partout après Alexandre, et, vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., il cesse à peu près complètement à la fois en Syrie, en Égypte et en Macédoine (cf. Babelon, *Les rois de Syrie, d'Arménie et de Commagène*, Paris, 1890, p. CLXXXII).

d'oppositions marquées suivant les valeurs. Les légendes, elles, se répètent assez uniformément : correctes sous les premiers rois, elles se dénaturent à la basse époque, finissent par étaler non pas seulement des fautes d'orthographe, mais des combinaisons de lettres inintelligibles qui font supposer, au lieu d'une corruption de l'idiome, une ignorance absolue chez l'artiste de la langue grecque. L'accord ne s'est pas fait sur le point de savoir si les graveurs étaient ou non des Grecs<sup>1</sup>.

1. Je rappelle les opinions en présence : d'accord avec Sainte-Croix (*loc. cit.*), Saint-Martin estime que toutes les médailles à légendes grecques, à de très rares exceptions près, ont été frappées par les cités helléniques (*op. laud.*, I, p. 190); celles qui confèrent aux Arsacides le titre de *philhellènes* proviendraient de Séleucie sur le Tigre, particulièrement favorisée (p. 192 et suiv.). Ces pièces étaient sans doute destinées aux échanges commerciaux avec les Romains, qui ne devaient pas aimer les monnaies à légendes orientales (p. 205). — Mommsen (*loc. cit.*, p. 166) se range à cette opinion, l'épithète de philhellène ne se comprenant que si les pièces reflètent la pensée des villes grecques; mais il ne fait pas entre Séleucie et les autres cette distinction qui me semble en effet injustifiée. — Eckhel (*D. N. V.*, III, p. 549) séparait deux catégories : espèces municipales, pièces frappées par ordre des rois parthes. — Dieulafoy (*L'art antique de la Perse*, V, p. 38 et suiv.) distingue de la grande masse des pièces, exécutées par des ouvriers indigènes, de rares tétradrachmes fabriqués par des Grecs. Mais le caractère de rudesse qu'il reconnaît aux premières n'est point un sûr indice. — Longpérier l'a signalé pareillement pour quelques-unes des premières espèces des Sassanides, alors que l'incorrection des légendes orientales lui faisait soupçonner à juste titre la main d'un Grec (*Essai sur les médailles des rois*

Je me demande si l'on ne s'est pas mis en quête de distinctions illusives. Pourquoi le personnel des officines n'aurait-il pas été mixte? Il est arbitraire de considérer les villes d'origine macédonienne comme des espaces fermés à tout élément non grec. Les cités d'Europe ou d'Asie Mineure avaient leurs mètèques; nous savons que Séleucie et Babylone renfermaient nombre de Syriens et de Juifs immigrés, fréquemment en dispute avec les Grecs<sup>1</sup>. Comment ceux-ci n'auraient-ils pas accepté plus volontiers la présence de Chaldéens et de Parthes, gens tolérants? A travailler dans un atelier monétaire, on n'usait point d'une prérogative civique, et même pour une émission municipale la main-d'œuvre non hellénique devait être admise<sup>2</sup>. Que, dans les premiers temps, on ait eu recours de toute manière à des ouvriers grecs, je n'en saurais douter. Peuple de mœurs très simples, tout adonné à la chasse et à la guerre, les Parthes ne pouvaient se

*perses de la dynastie sassanide*, Paris, 1840, p. 5). — Wroth (*loc. cit.*) ne paraît attribuer qu'à quelques bronzes de basse époque le caractère de monnaies municipales, et les ouvriers seraient des indigènes, hormis peut-être ceux des premiers temps.

1. Ios., *Ant. iud.*, XVIII, 9.

2. Voy. Droysen (*Histoire de l'hellénisme*, trad. Bouché-Leclercq, III, p. 34) : « D'après les plans d'Alexandre, on est peut-être en droit de supposer qu'il voulait voir traiter les indigènes sur le pied d'égalité [avec les colons macédoniens], naturellement sous cette réserve qu'ils adopteraient la langue et les coutumes de la cité. »

passer du secours des colons d'Occident : il leur fallait une monnaie capable de circuler chez leurs voisins de l'Ouest ; or, les Grecs seuls possédaient et pouvaient transmettre la tradition nécessaire ; c'étaient eux, quelquefois des Phéniciens, qui avaient frappé les dariques des Achéménides.

Des émissions purement municipales me semblent, d'autre part, bien difficiles à admettre, au moins pour le 1<sup>er</sup> siècle du royaume parthe : la grande majorité des cités grecques se trouvait en Mésopotamie ; or, j'ai rappelé que les Arsacides n'y établirent qu'à la longue leur domination. Le plus impressionnant, et l'essentiel en somme, sera de voir l'étendue des emprunts faits aux types monétaires des Séleucides<sup>1</sup>.

On trouve déjà dans cette abondante série : l'Apollon assis sur l'omphalos, devenu le roi parthe en archer<sup>2</sup>, la Déméter ou Tyché assise, la tête de cheval, les Dioscures, la Niké dans un bige ou tenant divers emblèmes, l'Héraclès debout, le Zeus aétophore, le Pégase, les aigles, les bucranes, les têtes de cerf et les éléphants, etc... Seulement, dans la série des Arsacides, ces types ont presque toujours subi une transformation : la tête du sou-

1. Et cela nous dispensera d'admettre, à la suite de Rawlinson (*Sixth Monarchy*, p. 396, n. 1), que les Parthes possédaient des modèles d'art grec d'une autre nature.

2. Souvenons-nous que cette représentation du roi considéré comme l'archer par excellence est le type fondamental de la darique.

verain est tournée à gauche, non plus à droite, la tête de cheval ne présente plus de cornes, les Nikés changent d'attitude, Pégase est au repos ou, s'il se cabre, ne galope plus; la tête de cerf est remplacée par le corps entier de l'animal, etc... Les types sont relativement peu nombreux, étant donné la masse des exemplaires conservés<sup>1</sup>; enfin, — ce qu'on ne me semble pas avoir suffisamment remarqué et souligné, — ils sont d'ordinaire en conformité avec le genre de vie et les préoccupations dominantes des Arsacides : le roi est l'éternel guerrier prêt à tirer de l'arc ou couronné après sa victoire; le cavalier est rappelé par le cheval, le chasseur par le cerf; les types d'Héraclès, de l'aigle, du taureau, du bélier cornu sont encore les symboles de la force active; la grande rareté des emblèmes religieux indique bien la demi-indifférence des Parthes; c'est à la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère seulement qu'apparaissent les effigies des divinités grecques, alors que la Mésopotamie est bien décidément englobée dans le royaume. Je ne puis m'empêcher de remarquer encore le petit nombre des emblèmes proprement urbains (une boulè douteuse<sup>2</sup>, parfois une forteresse ou entrée de ville<sup>3</sup>, de rares têtes tourelées, quelques divinités susmention-

1. On se rendra compte de tout cela en parcourant les planches et les *Indexes* du catalogue cité du British Museum.

2. *Catalogue of Parthia*, pl. XXVI, 6 à 8.

3. *Ibid.*, pl. XVII, 5; XVIII, 14; XXIII, 4.

nées), et ceci peut paraître en contradiction avec la conjecture d'une frappe municipale.

Bref, cet ensemble de documents figurés conduit à l'idée d'une dynastie qui s'accommodait des choses grecques sans les copier littéralement, en acceptait volontiers certains avantages pratiques, n'affectait pour une civilisation supérieure et différente ni engouement ni dédain, mais peu inclinée à s'en approprier les formes d'art pour l'embellissement du royaume et la glorification de la monarchie. Sous les Sassanides, au contraire, c'est une opposition absolue qui semble s'affirmer. Il reste à voir si les sources littéraires compléteront ou modifieront cette impression et si elles laisseront apparaître plus nettement les traces de l'hellénisme sur une terre redevenue étrangère et où il n'y avait pour lui pas d'autre alternative que le progrès ou le recul.

Il nous serait fort utile de connaître, d'une façon au moins approchée, le nombre des Macédoniens ou des Grecs<sup>1</sup> qu'Alexandre établit dans l'empire enlevé aux Achéménides ou qui y vinrent

1. Il faut distinguer ces deux groupes; J. Beloch, *Griechische Geschichte*, Strasbourg, III (1904), attache grande importance au fait que les Macédoniens ont toujours parlé un dialecte grec; ils n'en étaient pas moins, au IV<sup>e</sup> siècle, des nouveau-venus à l'hellénisme (voy. les observations très justes d'Eugène Cavaignac, *Revue critique*, 1904, p. 301), et ce qu'ils apportèrent avec eux en Perse, en dehors de l'idiome, c'étaient plutôt les qualités militaires des Grecs que leur civilisation.

d'eux-mêmes après lui. Or, nous restons dans le vague; pourtant, il est certain d'abord qu'une bonne part des villes qualifiées « grecques » ne furent pas, à proprement parler, des fondations nouvelles; souvent le nom local fut grécisé<sup>1</sup>; parfois des villages voisins vinrent s'adjoindre à une localité préexistante<sup>2</sup> qui reçut un petit noyau de population occidentale. Il n'est pas douteux non plus qu'à la suite de la guerre de Pyrrhus, de la première guerre punique, une forte émigration ne se soit produite vers l'est, aux dépens en particulier de la Sicile et de l'Italie méridionale<sup>3</sup>. Mais l'Asie Mineure surtout et la Syrie maritime en profitèrent: la Perse était trop loin.

Le Grec ne s'exile guère sans esprit de retour; c'est, pour les grandes étendues continentales, un fort médiocre colon. La religion de Zoroastre préconisait la culture du sol; l'idéal d'un Grec n'a jamais été de travailler la terre; les vastes plaines ou plateaux de l'Iran et de la Mésopotamie sont mal appropriés à son étroit mercantilisme, auquel conviennent bien davantage les îles, les vallées côtières, les ports, que relie entre eux quelques heures de navigation. Même en Syrie, en Palestine, en Phénicie, où les divisions naturelles du sol offraient un champ commode

1. Nœldeke, *loc. cit.*, p. 336; Saint-Martin, *op. laud.*, I, p. 126.

2. Droysen, III, p. 133.

3. Id., II, p. 775.

pour la formation de petits États, à la mode grecque, l'hellénisation a été assez restreinte<sup>1</sup>. Les monarques séleucides se sont bien vite ennuyés d'un milieu peu adapté à leur race. Moins de vingt-cinq ans après la mort d'Alexandre, l'un d'eux fondait Antioche, et ils s'y établirent à demeure. L'ambition monarchique les attirait encore vers les confins orientaux de leur empire; mais ils renonçaient à y chercher un séjour de plaisance. Éloignés de la cour brillante de leurs souverains et de leur centre d'origine, les Hellènes ont dû se sentir bien vite isolés, même en Mésopotamie, et, au delà, presque perdus. Quand Démétrios alla en Médie<sup>2</sup> chercher des auxiliaires contre Tryphon, Grecs et Macédoniens le virent arriver avec transport; c'est sur leurs pressantes sollicitations que cette expédition fut entreprise; ils lui envoyaient de fréquentes ambassades, lui proposaient une guerre en commun contre Arsace<sup>3</sup>, désireux de retenir quelque temps des compatriotes auprès d'eux. L'exemple des Érétriens, que Datis et Artapherne avaient transportés à Suse au temps des guerres médiques<sup>4</sup>, et dont Apollonios de Tyane plaida la cause auprès de l'Arsacide Vardanès<sup>5</sup>, nous montre la triste

1. Cf. Nœldeke, *ibid.*, p. 331.

2. *I Maccab.*, XIV, 4.

3. *Ios., Ant. iud.*, XIII, 5, 11; add. *Iustin.*, XXXVI, 4.

4. *Herodot.*, VI, 119.

5. *Philostr., Vit. Apoll.*, I, xxiii, 2; xxiv, *in fin.*; xxxvi.

condition des Grecs au milieu des indigènes, qui restaient pour eux des barbares. Sous les Achéménides, il entraît constamment dans les armées perses des gens de leur race : les Parthes n'ont jamais enrôlé de mercenaires grecs<sup>1</sup>, et le fond hellénique, sous ces rois, n'a guère dû ni s'accroître ni se renouveler<sup>2</sup>. N'aura-t-il même pas été appauvri par de nombreux départs<sup>3</sup>?

1. Ou du moins ils ne l'essayèrent qu'une fois; Phraate, ayant fait prisonniers les Grecs vaincus sous Antiochos Sidétès (129 av. J.-C.), voulut les employer contre les Scythes, qui ravageaient les frontières parthiques, impatients de recevoir leurs subsides; mais ces nouveaux auxiliaires se joignirent à l'ennemi pour écraser l'armée de Phraate (Justin., XII, 1; XLII, 1).

2. Je sais bien que les rois de l'Iran transportèrent parfois dans leurs domaines tout ou partie de la population des places fortes qu'ils avaient détruites ou conquises, mais ils ne dépassaient que très rarement l'Euphrate; c'est de Mésopotamie qu'ils tirèrent surtout ces nouveaux colons, appartenant à des races diverses et parlant des idiomes très différents. Leur pensée était surtout d'accroître le chiffre d'habitants du royaume; même Chosroès I<sup>er</sup>, fondateur de l'Antioche persane, obéissait à cette préoccupation. Nous savons qu'il accueillait volontiers tous les étrangers, à l'exception des Turcs (Menander Protect., 18, dans Müller, *Fragm. hist. Gr.*, IV, p. 225; Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, ap. de Sacy, *Mém. sur div. antiq. de la Perse*, Paris, 1793, p. 363-364), et qu'il prit des mesures pour pousser, même contraindre au mariage les indigènes (Tabari, II, p. 160; Assémani, *Bibl. Or.*, II, p. 410).

3. Voici quelques inscriptions d'Europe et des îles qui mentionnent des Grecs d'« Extrême-Orient » (j'interprète ainsi Μῆδος ou Πέρσης) : *Inscr. Gr. Ins.*, I, 518 à 520, 653 (= *Corp. inscr. Gr.*, 2548); *Corp. inscr. Att.*, II, 3197 à 3199, 3269; III, II, 2448 (?), 2449, 2394 (?); IX, 3198<sup>b</sup>.

L'importance du nombre, d'ailleurs, si grande qu'elle soit, n'est pas forcément prépondérante : dans les premiers temps de la colonisation grecque, ce n'était parfois qu'un bien petit groupe de familles qui allait fonder au loin une cité nouvelle ou un comptoir, et bientôt les dons ethniques s'y manifestaient avec éclat : lettres et arts s'y développaient ; une modeste colonie était réputée comme centre de colonisation. Mais, alors, la race grecque était jeune et enthousiaste ; les grands ouvrages de l'esprit naissaient des grandes pensées et des grandes actions ; la période alexandrine, et bien plus encore l'époque romaine, ne connaissent plus cette verdure et cette spontanéité : c'est des métropoles populeuses que partent désormais les manifestations de la pensée humaine, car là seulement la poésie, la philosophie, l'histoire, devenues livresques, érudites, trouvent les ressources qui les alimentent. Il y avait bien, vers la réunion du Tigre et de l'Euphrate, une grande cité comparable en quelque mesure, pour le chiffre de la population, avec Athènes, Alexandrie, Pergame et plus tard Smyrne et Béryte : c'était cette Séleucie, qui comptait encore, au premier siècle de notre ère, 600 000 âmes<sup>1</sup>. Qu'a-t-elle apporté au patrimoine commun de l'hellénisme ? Dans le domaine des arts plastiques, nous en avons déjà suffisamment jugé : sa part

1. Plin., *H. N.*, VI, 26, § 122.

contributive est si minime et si peu accusée qu'on craint de lui faire honneur de la production des peuplades d'Orient. Il est vrai que la matière manquait aux artistes, ainsi que ce public fin et cultivé nécessaire pour l'éclosion des chefs-d'œuvre. Examinons maintenant si les lettres ont été mieux servies.

A défaut des ouvrages eux-mêmes, nous avons sauvé du naufrage de l'antiquité de longues nomenclatures de noms d'auteurs avec de menus détails sur leurs travaux. Lexicographes et grammairiens nous attesteront peut-être l'activité des beaux esprits de l'« Extrême-Orient grec », s'il nous est interdit d'en apprécier la valeur et les résultats. Il n'est pas douteux, en effet, que les anciens ont reconnu l'existence d'un groupe de lettrés, auxquels ils donnaient le nom de *Babyloniens*. Strabon, qui nous dit que de son temps Babylone était presque complètement déserte<sup>1</sup>, nous apprend que, pour désigner un personnage natif de Séleucie sur le Tigre, on se servait plus volontiers du terme de *Babylonien*<sup>2</sup>. Serait-ce que la pluralité des Séleucies dans le monde grec avait conduit à cette légère inexactitude, moins fâcheuse qu'une équivoque? Il se peut, et l'on n'attacherait pas sans quelque témérité à ce qualificatif un sens légèrement défavorable et nuancé de raillerie;

1. *Geogr.*, XVI, 1, 5, p. 738 C.

2. XVI, 1, 46, p. 743-744 C.

rien ne porte à penser qu'on disait alors : un Babylonien, comme nous dirions : un Troglodyte, aujourd'hui. Il n'apparaît pas que ce groupe d'esprits soient restés à l'écart du mouvement général et confinés en eux. En revanche, il est bien difficile de saisir, entre ceux dont les noms et les travaux nous sont rapportés, un lien, une parenté intellectuelle, une communauté de recherches<sup>1</sup>. C'est que, s'ils avaient vu le jour aux bords des grands fleuves de Mésopotamie, ils avaient bien vite déserté leur patrie pour étudier ailleurs, et l'émigration les avait dispersés. Ce sont donc des témoins insuffisants du degré de culture auquel était parvenue leur terre natale ; voyons, néanmoins, où se porta leur curiosité.

Le plus ancien, qui ouvre presque la période dont nous nous occupons, Apollophanès de Séleucie, fut le médecin d'Antiochos le Grand, qu'il suivit dans ses campagnes et aida de ses conseils<sup>2</sup> ; il semble que l'enseignement de la pharmacie ait, grâce à lui, beaucoup progressé<sup>3</sup>. Il dut être, à peu de chose près, contemporain du plus illustre parmi les « Babyloniens », Diogène, fils

1. On trouvera, sous le nom de chacun d'eux, le bilan de nos connaissances à son sujet dans la *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandr. Zeit* de Susemihl (Leipzig, 1891-1892), qui n'a pas tenté de les rapprocher ni de les comparer.

2. Susemihl, I, p. 822 ; Polyb., V, 56, 58.

3. Cels., V, 18 ; Gal., XIII, 220, 834, 979.

d'Artémidore<sup>1</sup>, né vers 240, et qui, très avancé en âge, prit part en 156-155 à la députation que les Athéniens envoyèrent à Rome, pour obtenir l'abolition de l'amende de 500 talents qui leur avait été imposée en raison du pillage d'Oropos. Athènes fut sa patrie d'adoption et il y forma de très nombreux disciples. Il serait oiseux d'établir un rapprochement entre son origine et les voies où il engagea le stoïcisme, désormais satisfait d'une morale peu rigoureuse<sup>2</sup>. Il est naturel, cependant, de retrouver parmi ses élèves un de ses compatriotes, Apollodore de Séleucie<sup>3</sup>, et c'est peut-être à son instigation qu'un autre, Archédémos, se rendit d'Athènes à Babylone et y fonda une école particulière<sup>4</sup>.

Un second Diogène de Séleucie, épicurien du II<sup>e</sup> siècle, dut séjourner davantage dans les pays asiatiques, car il était le favori d'Alexandre, fils supposé d'Antiochos Épiphane, dont le successeur le fit mettre à mort, probablement en 164<sup>5</sup>. Un peu plus tard paraît avoir vécu Séleucos<sup>6</sup>, méta-

1. Susemihl, I, p. 82-84 ; von Arnim, dans la *Real-Encyclopädie* de Pauly-Wissowa, V, 1, col. 773-776 (1903).

2. Susemihl, *ibid.*, n. 365-366.

3. *Ind. Stoic. Herc.*, col. LI ; Susemihl, I, p. 86.

4. Plut., *de exil.*, 14, 605 B : ὁ δὲ Ἀθηναῖος (en réalité, il était de Tarse ; cf. Strab., XIV, 5, 14, p. 674 C.) Ἀρχέδημος εἰς τὴν Πάρθων μεταστάς ἐν Βαβυλωνί Στωικὴν διαδοχὴν κατέλιπε.

5. Cf. Pauly-Wissowa, *Real-Encyclopädie*, V, I, col. 777, n° 47. — Une anecdote rapportée par Athénée (*Deipnosoph.*, V, 47, p. 211) témoigne de ses mœurs dissolues.

6. Strabon l'appelle tour à tour Chaldéen (XVI, 1, 6, p. 739 C) et Érythréen (d'après Poseidon., III, 5, 9, p. 174 C).

physicien, astronome et cosmographe, occupé à l'étude du mouvement des astres et des marées<sup>1</sup>. Le deuxième parmi les grands « Babyloniens » est Hérodicos, dont l'époque est fort difficile à fixer<sup>2</sup> : un grammairien de ce nom vivait sous Tibère; les théories philosophiques du premier, ses sarcasmes contre Platon et les socratiques, indices d'une période plus reculée, n'invitent pas à l'identifier avec un homme de l'époque impériale; il faudrait enfin lui supposer une grande variété d'aptitudes, car Hérodicos de Babylone composa en outre plusieurs livres sur la comédie attique<sup>3</sup> qui nous laissent entrevoir qu'il avait, lui aussi, quitté sa patrie.

C'était encore presque un Babylonien, — car la Sittacène touchait au territoire de Séleucie, — cet Apollodore d'Artémite, auteur de *Παρθικά* qu'a pillés Strabon, et dont l'activité ne dépasse pas le milieu du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère<sup>4</sup>.

Les autres savants qu'il convient de citer ensuite ont une personnalité encore plus douteuse. S'il fallait admettre comme authentique celle de Zacharias, qui dédia au roi Mithridate un

1. Plut., *Quaest. Plat.*, VIII, 1, 1006 C; Strab., *ibid.*; Susemihl, I, p. 763; Urlichs, *Rhein. Mus.*, XI (1857), p. 294 et suiv.; Soph. Ruge, *Der Chaldäer Seleukos*, Dresde, 1865.

2. Susemihl, II, p. 24-26; Schœnemann, *Herodicea*, *Rhein. Mus.*, XLII (1887), p. 467-471.

3. Athen., XIII, 50, 586<sup>a</sup>; 60, 591<sup>c</sup>.

4. Cf. Arnold Behr, *De Apollodori Artemitani reliquiis atque aetate*, Strasbourg, 1888, p. 45-49.

livre où il attribuait aux pierres précieuses une influence capitale sur les destinées humaines, nous pourrions dire que, dans la région de Babylone, l'élément juif servit la cause de l'hellénisme en répandant sa langue, sinon son esprit, car Zachalias semble la forme grécisée de Zacharie<sup>1</sup>. Un traité *περὶ λίθων* est également attribué à Dorotheos le Chaldéen par le pseudo-Plutarque<sup>2</sup>.

Athènes n'est pas la seule ville d'Occident qui ait attiré les « Babyloniens » ; leur contrée paraît avoir eu des relations suivies avec Cyzique, et ces liens se manifestent dans la double origine attribuée à deux écrivains : Agathocle et Teucros<sup>3</sup>. Le premier semble être du début de l'époque romaine, et, entre divers souvenirs historiques, il écrivit sur Cyzique, sa patrie d'adoption<sup>4</sup>. Quant à Teucros, de la même époque ou

1. Susemihl, I, p. 867; Plin., *H. N.*, XXXVII, 20, § 169.

2. *De stivuis*, XXXIII, 3. Quant à Oros, dit « roi des Assyriens » (Plin., *H. N.*, XXX, 15, § 145), auteur d'un traité sur les effets médicaux des pierres précieuses, Susemihl (I, p. 866) voit en lui, avec raison, étant donné son nom, un habitant de l'Égypte. De même les oracles attribués à la sibylle dite *Chaldéenne* ne sont, comme les autres, que des productions de la colonie juive alexandrine (*Oracul. Sibyll.*, 2<sup>e</sup> éd. Alexandre, Paris, 1869, ou Rzach, Leipzig, 1891).

3. Susemihl, II, p. 376 et 380.

4. J'interprète ainsi, avec Schweighæuser, l'expression d'Athénée (XIV, 649 et suiv., fragm. 6 : Ἀγαθοκλῆς ὁ Κυζικηνὸς ἐν τρίτῳ τῶν περὶ πατρίδος), qui écrit ailleurs (IX, 375 et suiv., fragm. 7) : ὁ Βαβυλωνίως ἐν πρώτῳ περὶ Κυζίκου.

des temps postérieurs, il aurait été historien, lui aussi, naturaliste, alchimiste et astrologue<sup>1</sup>.

Ainsi, des philosophes, appartenant à des écoles diverses, des métaphysiciens, astronomes, naturalistes, des historiens adonnés plus encore à d'autres travaux, des médecins : telle est la variété de spécialistes qu'offre cette courte nomenclature. On y reconnaît en somme, poésie et critique littéraire exceptées, le fond commun de recherches et de productions de la basse époque alexandrine ; tout au plus oserait-on indiquer une prédominance du goût de spéculation, une tendance au fantastique dans l'étude des phénomènes et des êtres, et, sans trop y appuyer, relever comme une note orientale dans ce genre d'activité. Dès lors, le milieu babylonien aurait autant donné que reçu. Nous ferons une observation plus certaine en relevant l'époque où s'arrête cette suite de penseurs et d'écrivains : il est assez vraisemblable qu'aucun n'a atteint le début de l'ère chrétienne ; une fois les Parthes établis dans

1. Cf. von Gutschmid, *Ueber Teukros den Babylonier* (*Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, XV (1861), p. 104-106 = *Kleine Schrift.*, II (1890), p. 708-711). Teucros enrichit la série des constellations depuis longtemps adoptées par la science hellénique ; les documents de contrôle et de comparaison nous manquent, mais il doit avoir ajouté à son ciel astrologique tout ou partie de ce qu'avaient mis dans le leur les prêtres des temples de la vallée de l'Euphrate (voy. Franz Boll, *Sphaera*, Leipzig, 1903, et le compte-rendu de Fr. Cumont, *Revue archéologique*, 1903, I, p. 437 et suiv.).

la Mésopotamie méridionale, il semble que la vie intellectuelle s'en soit retirée et que ce pays n'ait même plus fourni d'élèves aux écoles lointaines du monde grec.

Ce dernier, au contraire, n'a cessé de s'intéresser à l'Orient : les traditions sur la Chaldée, la Perse s'infiltrèrent de bonne heure dans la littérature grecque. Il est un peu irritant, au point de vue qui nous occupe, d'être obligé de renoncer à une solution définitive touchant l'époque où vécut le prêtre Bérose ; je ne songe naturellement pas à entrer dans cette controverse, toujours ouverte <sup>1</sup>. Elle aurait peu d'intérêt pour mon sujet s'il fallait admettre, avec Ernest Havet <sup>2</sup>, que les *Χαλδαϊκά* sont l'œuvre apocryphe d'un bel esprit d'Alexandrie. Il est permis assurément de révoquer en doute l'authenticité des sources où ont puisé les écrivains tardifs auxquels nous devons des extraits de l'ouvrage désigné sous ce titre ; mais c'est, je crois, pousser un peu loin le dogmatisme de prétendre qu'après Alexandre, selon la tradition, donc à la fin du iv<sup>e</sup> siècle, un Oriental, dont nous ignorons absolument la vie et les antécédents, ne pouvait, de toute vraisemblance, — même exception unique, — être assez hellénisé pour écrire ce livre. Les mercenaires ioniens avaient de tout temps été attirés

1. Cf. A. et M. Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, Paris, V (1899), p. 98-99.

2. *Mémoire cité*, p. 48.

en Perse ; est-il soutenable qu'après la chute des Achéménides *aucun* de leurs sujets n'ait pu être assez imbu de la langue et de l'esprit grecs pour composer un écrit, dont quelques fragments, peut-être rajeunis dans les citations, ne nous donnent pas une idée bien précise ? Je ne crois pas indispensable de fixer une date de deux siècles postérieure. D'après une notice biographique anonyme<sup>1</sup>, le Syrien Jamblique, du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, auteur du roman des *Babyloniens*<sup>2</sup>, avait été instruit de la langue, des mœurs et des traditions du pays de Babylone par un prisonnier de guerre qui devint son éducateur<sup>3</sup>. Il n'y a nul

1. Voy. l'analyse de Photios dans les *Erotici Graeci* de Hercher, I, p. 225 et suiv. ; add. p. 217-220, et II, p. 64-67.

2. Suidas, Ἰάμβλιχος. Ce livre dut rester populaire encore au temps de Suidas, au X<sup>e</sup> siècle, car celui-ci en fait de nombreuses citations.

3. Erwin Rohde (*Der griechische Roman und seine Vorläufer*, 2<sup>te</sup> Aufl., Leipzig, 1900, p. 391) révoque en doute l'exactitude du renseignement : *Vielleicht hat er die ganze Figur des Babyloniers nur erfunden, um sie zur Stütze dieser Fiction zu benutzen.* — La sophistique était peu scrupuleuse ; mais si ce détail est de pure invention, nous devons croire qu'au moins il avait pour les contemporains toute vraisemblance, et c'est ce qui importe ici. La « langue du pays de Babylone » est en effet une expression peu satisfaisante. Von Gutschmid, consulté par Rohde, supposait que Βαβυλώνιος était une élégance pour désigner un Parthe (p. 389, n. 4, *in fin.*). Un Babylonien de ce temps aurait parlé syriaque, comme Jamblique, *was man damals in jenen Gegenden längst that.* Gutschmid joignait à beaucoup de science une ardeur extrême à la conjecture. Nous avons tout lieu de croire qu'en Babylone, à l'époque des Antonins, on parlait

paradoxe à conjecturer que Bérose, inversement, déjà plus ou moins frotté d'hellénisme, trouva un professeur parmi les nombreux étrangers que les circonstances, à diverses époques, amenèrent à faire le même voyage que Xénophon.

Il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque romaine les traités abondaient sur l'Assyrie et sur Babylone<sup>1</sup> ; très certainement, beaucoup des renseignements qu'ils contenaient avaient été obtenus sur place<sup>2</sup>. A l'origine, cette information aux sources mêmes avait dû être nécessaire : pour la première fois, à la mort d'Alexandre, les peuples de ces régions devenaient des sujets grecs ; les deux mondes, antérieurement, n'avaient pas eu de relations aussi actives que celles qui allaient naître. Le mouvement scientifique qu'avait provoqué l'œuvre d'Aristote poussa de nombreux érudits à étudier la doctrine des mages. Mais bientôt celle-ci chemina d'elle-même vers l'Occi-

des langues très diverses : le grec, le syriaque, l'araméen, le pehlvi, etc.

1. Voy. l'*Index titulorum* de Müller, *Fragm. hist. Graec.*, IV, p. 688, col. 2.

2. Suidas cite (s. u.) deux personnages qu'il appelle : le premier Ἰουλιανὸς Χαλδαῖος φιλόσοφος, le second Ἰουλιανός tout court ; ce dernier était fils du précédent et écrivit en vers des Θεουργικά, ἐπὶ Μάρκου Ἀντωνίνου τοῦ βασιλέως (Caracalla?). L'épithète de Χαλδαῖος n'indique pas forcément, surtout à pareille date, un indigène de la Chaldée. Je croirais plutôt qu'un Grec (fait citoyen romain) mérita ce titre pour avoir étudié la liturgie chaldéenne ; il en dut transmettre la connaissance à son fils, qui peut-être aussi fit un voyage en Chaldée.

dent ; le culte de Mithra, réunissant en un corps les dogmes principaux, servit à la répandre. Cette nouvelle religion ne trouva pas dans la Grèce propre un terrain favorable, mais dans certaines contrées d'Asie Mineure, encore faiblement hellénisées, elle parvint à s'établir. Il ne fut plus indispensable de franchir l'Euphrate pour être au courant de la doctrine, et il ressort des études détaillées et minutieuses de Franz Cumont<sup>1</sup> qu'en effet l'on s'en dispensa volontiers. C'est en Cilicie, selon lui, que Théodore de Mopsueste recueillit les matériaux de son traité *περὶ τῆς ἐν Περσίδι μαγικῆς*. Le passage célèbre de Plutarque sur la religion des Perses<sup>2</sup> dériverait d'une source qui exposait l'enseignement des mages de Cappadoce, comme celle où puisa Strabon, et les nombreux *Λόγια Χαλδαϊκὰ*, auxquels s'intéressait l'Occident, auraient été, au dire de celui qui les a publiés et commentés, Wilhelm Kroll<sup>3</sup>, composés en Asie Mineure, dans les dernières années des Antonins.

Il n'est pas impossible, cependant, qu'on ait fini par concevoir et se rendre compte combien cette philosophie mazdéenne, en s'égarant sur les domaines de l'hellénisme, s'y était laissé corrompre et contaminer<sup>4</sup>, et par se résoudre à une

1. *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Bruxelles, I (1899), in-4°, p. 13, 22, 24, 33.

2. *De Iside et Osiride*, 46.

3. *De oraculis Chaldaicis* (*Breslauer philolog. Abhandl.*, VII, 1, 1894).

4. Cumont (II (1896), p. 60) cite un exemple bien caracté-

enquête nouvelle dans son pays d'origine. La sagesse orientale demandait à être retrouvée par les Grecs dans sa pureté première, et, comme elle continuait à les passionner<sup>1</sup>, il en est un qui se préoccupa de l'aller étudier jusque dans l'Inde : la vie d'Apollonios de Tyane, telle que Philostrate nous l'a contée, renferme de merveilleux détails ; mais on n'hésite guère sur la réalité de son séjour en Perse, qui paraît avoir duré une vingtaine de mois, entre 44 et 46 de notre ère ; malgré ses fanfaronnades, Vardanès lui aurait fait le meilleur accueil, et à Antioche il se rencontra avec Mégabatos, un des fils d'Artaban<sup>2</sup>.

Nous ne savons pas ce qui attira dans ce pays le rhéteur Amphicratès au siècle précédent. « Je dois, » dit Plutarque, « faire mention de lui comme Athénien. Banni d'Athènes, il se retira, assure-t-on, à Séleucie sur le Tigre. Les habitants de la ville l'ayant prié d'enseigner la rhétorique, il leur répondit arrogamment : « Le plat est trop petit « pour le dauphin<sup>3</sup>. » Il est au moins visible que Séleucie ne passait pas à ses yeux pour un centre

ristique ; c'est le mythe raconté par Dion de Pruse (*Orat.*, XXXVI (*Borysthenica*), § 39 et suiv., éd. Arnim).

1. Cf. Plin., *H. N.*, XXX, 1-2. La magie babylonienne surexcitait les imaginations. Jamblique raconte (p. 225, 9 et suiv.) comment, instruit par elle de l'avenir, il avait connu d'avance l'issue de l'expédition de Vérus contre les Parthes.

2. *Vit. Apoll.*, I, 31, 1. Ce détail est probablement une invention de Philostrate, dit von Gutschmid (*Kl. Schrift.*, III (1892), p. 48), mais en soi il n'est pas invraisemblable.

3. Plut., *Lucull.*, 22 : ὡς οὐδὲ λεκάνη δελεῖται χωροῖται.

cultivé. Plotin, pour s'initier à la sagesse renommée des Perses et des Indiens, accompagna en 243 l'empereur Gordien III dans son expédition contre Ctésiphon et faillit périr au milieu du désastre de l'armée sans avoir atteint son but<sup>1</sup>. Des autres Grecs par qui l'Orient fut visité, les noms ne nous ont pas été conservés, sauf quelques exceptions rares : Ammien Marcellin s'est dénoncé lui-même ; il s'occupe des croyances iraniennes à propos de l'expédition de Julien<sup>2</sup>, mais brièvement, en homme de guerre qui ne s'y attache pas, comme Procope<sup>3</sup>. Au témoignage de Libanios, Eustathe aurait reçu une mission curieuse : frappé de sa réputation de théurge et d'enchanteur, l'empereur Constance l'aurait envoyé au roi de Perse pour le séduire, et peu s'en fallut que le belliqueux monarque, guéri de ses idées de conquête, ne déposât le sceptre et le diadème pour prendre le manteau. Mais Sapor avait aussi ses magiciens, qui rompirent le charme et lui firent comprendre qu'on est mieux assis dans un trône que sur l'escabeau d'un philosophe<sup>4</sup>. Enfin, nous aurons à parler tout à l'heure des sept sages exilés qui cherchèrent en Perse un refuge.

1. Porphyre., *De vit. Plotin.*, 3.

2. XXIII, 6, 32-36.

3. On trouve quelques observations superficielles dans le *De Bello Persico*, I, 3, 11 et 12 (p. 49, 3; 56, 3 et 57, 10, éd. Bonn); II, 24 (p. 259, 15).

4. Cf. Émile Monnier, *Histoire de Libanios*, I, Paris, 1866, p. 92.

Cette curiosité d'un peuple pour l'autre fut-elle réciproque? La question ne se pose pas dans les mêmes termes de part et d'autre; la Grèce était, même sous les empereurs, un ensemble de petites républiques; les peuples d'Orient vivaient en monarchies. Il était loisible aux princes de créer un courant, d'établir une mode; le caprice d'un homme pouvait avoir un rôle de première importance. Voyons ce que ces rois des Parthes et des Perses ont fait personnellement pour ou contre l'hellénisme.

Un texte célèbre de Plutarque a été souvent cité comme apportant dans le débat un argument décisif et explicite; il est relatif aux événements qui suivirent chez les Parthes la mort de Crassus :

« Orodès avait déjà fait la paix avec Artavasdès l'Arménien; ils étaient convenus du mariage de la sœur d'Artavasdès avec Pacoros, fils d'Orodès. Ils se donnaient réciproquement des festins et des banquets, dans lesquels on récitait d'ordinaire des poésies grecques. Car Orodès n'ignorait ni la langue ni la littérature des Grecs. Artavasdès faisait lui-même des tragédies, et il écrivit des discours et des histoires, dont une partie a été conservée jusqu'à nos jours. Lorsqu'on apporta la tête de Crassus à la porte de la salle, les tables venaient d'être enlevées, et un acteur tragique, Jason de Tralles, chantait le rôle d'Agavé dans les *Bacchantes* d'Euripide, à la grande satisfaction des spectateurs. Alors, le capitaine parthe

Sillacès se présenta, et, s'étant prosterné, jeta aux pieds d'Orodès la tête de Crassus... » Des cris de joie furent poussés ; Jason changea de costume pour pouvoir, dans un autre rôle, prononcer des vers auxquels les circonstances donnaient un à-propos tout particulier. Mais un autre Parthe, Promaxéthrès, lui arracha des mains la tête du général romain, se déclarant lui-même bien mieux désigné pour chanter une des strophes, parfaitement adaptée à l'événement <sup>1</sup>.

L'authenticité de l'anecdote ne peut guère être discutée, bien qu'elle ne soit pas rapportée par un contemporain ; on en conclura que, vers le milieu du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère, la langue des Grecs et, dans une large mesure, leur littérature étaient familières aux princes parthes et arméniens et à leur entourage. En ce qui concerne les rois d'Arménie, le même Plutarque apporte encore des preuves nouvelles : le rhéteur Amphicratès, nommé plus haut, ayant quitté avec hauteur les gens de Séleucie, « se rendit auprès de Cléopâtre, fille de Mithridate et femme de Tigrane ; il y devint bientôt suspect, et, sur la défense qu'on lui adressa d'avoir aucun commerce avec les Grecs, il se laissa mourir de faim. Cléopâtre lui fit de magnifiques obsèques ». Un autre Grec, Métrodore de Scepsis, fut enterré en Arménie ; il avait été mis à mort sur l'ordre de Mithridate,

1. Plut., *Crassus*, 33.

qu'il avait trahi auprès de Tigrane, bien que mandé devant celui-ci comme ambassadeur du premier<sup>1</sup>. Enfin, nous savons que Tigrane avait fait construire un théâtre à Tigranocerte; pour l'inaugurer, il rassembla de toutes parts une foule de comédiens; Lucullus s'en servit dans les jeux et spectacles qu'il donna pour célébrer sa victoire, puis il les renvoya à ses frais dans leur patrie<sup>2</sup>.

En ce qui concerne le roi des Parthes, le récit de Plutarque paraît d'abord donner quelque vraisemblance à ce que nous rapporte Philostrate du palais des Arsacides : on y voyait des portiques décorés d'étoffes brodées d'or; les sujets des broderies étaient le plus souvent empruntés à la mythologie grecque; ils reproduisaient des épisodes de la vie d'Andromède, d'Amymone et d'Orphée<sup>3</sup>. Dieulafoy se demande si l'on peut « attribuer cet entrainement général de l'Orient vers les thèmes occidentaux à la dispersion des peintures grecques dans tout le monde ancien. Les Grecs avaient-ils pris l'habitude d'envoyer des esquisses à Babylone et demandaient-ils à la main si habile et au goût si délicat des Orientaux de reproduire sur des tentures leurs tableaux préférés<sup>4</sup> »? — En vérité, la question ne saurait se

1. Plut., *Lucull.*, 22.

2. *Ibid.*, 29.

3. *Vit. Apoll.*, I, 25.

4. *L'art antique de la Perse*, V, p. 25.

poser : les tableaux qu'Apollonios est censé avoir vus représentaient aussi des épisodes des guerres médiques, mais ceux-là seuls qui étaient à la gloire de Xerxès ou de Darius. Il est inadmissible que les Grecs aient vulgarisé de pareils sujets, même par flatterie ; peu croyable, d'autre part, que les Arsacides en aient volontiers fait choix. Les Achéménides, dont ils se réclamaient pour la forme<sup>1</sup>, étaient pour eux des prédécesseurs bien lointains et peu directs ; à Ctésiphon, on tenait en honneur la mémoire d'Alexandre, qui avait brisé cette dynastie<sup>2</sup>, et l'on n'avait de rancunes que contre les Séleucides, adversaires obstinés durant tout un siècle. Von Gutschmid me paraît apprécier plus judicieusement cette description : il s'y trouve des détails qui rappellent essentiellement la cour des Achéménides, et Philostrate a dû mêler à une tradition authentique de la vie d'Apollonios des récits d'auteurs grecs bien plus anciens<sup>3</sup>.

Mais que les Arsacides de Parthie et d'Arménie aient eu quelque passion, au moins un certain temps, pour la littérature grecque, il est aisé de l'admettre. Ces deux pays n'avaient, pour ainsi dire, aucune littérature à eux ; il n'existait même

1. Afin de donner quelque ancienneté à leur maison ; cf. Syncell., 284 B, ap. Appian., *Fragm. hist. Graec.* (Müller), III, p. 587.

2. Gobineau, *op. cit.*, II, p. 360.

3. *Kleine Schriften*, III, p. 62-64.

pas alors d' « arménien littéral » ; les sujets de Tigrane ne possédaient qu'une langue parlée ; quant à ceux d'Orodès, ils restaient insensibles aux charmes des arts de l'esprit<sup>1</sup>. Cependant, cette indifférence n'était pas possible à des souverains ; ne fût-ce que dans une pensée de faste et de splendeur, ils devaient éprouver quelque attrait pour ce qui procurait un ornement à d'autres cours, une réputation à d'autres contrées. Or, la suprématie de la pensée grecque était alors universelle ; c'était elle qui dominait à Rome, où plus d'une fois des princes parthes furent envoyés en otages.

Il est plaisant de constater que, dans leurs plaisirs même et leur luxure, ces rois subissaient encore une sorte d'entraînement au philhellénisme ; quand on eut découvert dans les bagages de l'officier romain Rustius les obscènes *Contes milésiens* d'Aristide, le Parthe Suréna s'exclama vainement sur la dépravation des ennemis ; les gens de Séleucie « reconnurent le grand sens d'Ésope », dont ils avaient lu l'allégorie de la besace, et trouvèrent « impudents les Parthes de blâmer les *Μιλησιακά* quand ils avaient eu pour rois plusieurs Arsacides nés de courtisanes milésiennes et ioniennes<sup>2</sup> ». Pour peupler le harem de danseuses ou de musiciennes, divertissements de leurs loisirs ou de leurs repas, ils n'avaient même pas

1. Cf. Darmesteter, *Coup d'œil*....., p. 24.

2. Plut., *Crassus*, 32.

besoin de les faire venir de loin ; il s'en trouvait bon nombre dans la pompe burlesque qui accompagnait à Séleucie le triomphe de Suréna.

Nous connaissons mal, en vérité, la vie de palais des Arsacides ; mais il s'établit, dès les derniers temps des grandes monarchies hellénistiques, une sorte de cosmopolitisme qui imprègne, même chez les Barbares, les us et coutumes des cours. Elles s'empruntent réciproquement leur formalisme ; on retrouve de l'une à l'autre certaines titulatures. Il est possible que sous les rois parthes se soit maintenue une dignité qui existait sous les Achéménides, celle des « yeux du roi<sup>1</sup> » ; les Lagides avaient pareillement copié des anciens Perses l'usage de s'entourer de συγγενείς, et les Séleucides imitèrent les mêmes souverains en créant un κατακοιμιστής τοῦ βασιλέως<sup>2</sup>. En revanche, les rois parthes adoptèrent une désignation proprement grecque pour leur *probulorum ordo*, d'où étaient tirés les généraux et gouverneurs, et qui suppose une catégorie ignorée de πρόβουλοι<sup>3</sup>. Ils portent sur les monnaies les quali-

1. Philostr., *Vit. Apoll.*, XXVII, 2 : ..... τοὺς ἄνδρας, οἳ δὲ νομίζονται βασιλέως ὄτα.

2. Diod. Sic., XI, 69, 1.

3. Il faut noter que ce terme nous est connu par Justin (XLI, 2, 2), auteur latin, qui a forgé pour la circonstance un mot rigoureusement calqué sans doute sur l'expression officielle. N'oublions pas cependant que la leçon *probulorum* est une correction de Gutschmid et Rühl, à la place de laquelle on lisait antérieurement *populorum*, qui ne donne aucun sens acceptable.

fications des rois de Syrie : ἐπιφανής, δίκαιος, νικάτωρ, à côté desquelles paraît la formule romaine αὐτοκράτωρ. C'est aux successeurs d'Alexandre qu'ils empruntèrent en outre, pour le donner à leurs intimes conseillers, ce titre : τῶν πρώτων φίλων τοῦ βασιλέως βασιλέων μεγάλου Ἀρσάκου, que nous a conservé une inscription de Délos<sup>1</sup>. Pour les temps postérieurs, c'est la même hiérarchie compliquée qu'on trouve chez les Romano-Byzantins et chez les Sassanides; mais quels furent les initiateurs? Les uns ont cherché à Constantinople<sup>2</sup>, d'autres dans l'Iran<sup>3</sup> les prototypes; il est plus probable que les deux cours se sont copiées à tour de rôle.

Les princes orientaux connaissaient ceux de l'Occident; Dareios était présent, comme otage, en l'an 39 auprès de Caligula<sup>4</sup>. Auparavant, sous Auguste, Phraate IV avait envoyé en Italie quatre de ses fils, les femmes de deux d'entre eux et quatre petits-fils<sup>5</sup>. Sous Néron, Tiridate vint rece-

1. S. Reinach, *Bull. corr. hell.*, VII (1883), p. 349, n° 8 = Dittenberger, *Orientalis Graeci inscr. select.*, Leipzig, I (1903), 430. Les rois de Pont en usèrent également (Dittenberger, *ibid.*, 371, 374).

2. Nældeke, *Tabari*, Leyde, 1879, p. 8, n. 3.

3. Gobineau, *op. cit.*, II, p. 606; Cumont, *Mystères de Mithra*, p. 169.

4. Suet., *Gaius*, 19; Dio Cass., LIX, 17, 5.

5. Strab., XVI, 1, 28, p. 748 C; Tac., *Ann.*, II, 2; *Res gestae divi Augusti*, cap. 32; Justin., XLII, 5, 12; Vell. Pat., II, 94; Suet., *Aug.*, 21, 43; Oros., VI, 21, 29.

voir à Rome l'investiture de l'Arménie<sup>1</sup>. L'époque des Sassanides nous présente des cas analogues, mais le souvenir n'en a pas toujours été gardé : un petit-fils de Cobad (Cabadès), connu sous le même nom, échappé tout jeune aux massacres qui suivirent une conspiration avortée, destinée à le mettre sur le trône, trouva à Constantinople un refuge et un excellent accueil de la part de Justinien<sup>2</sup>. Les historiens orientaux, d'autre part, nous donnent à penser que les Perses avaient un service d'espionnage organisé<sup>3</sup> et que leurs émissaires s'avancèrent jusqu'à Constantinople. Les auteurs grecs n'en disent rien, mais leur silence peut être voulu.

Même l'hostilité ouverte n'empêcha pas les souverains sassanides de témoigner aux Byzantins, qui leur rendaient visite, cette politesse qui n'a jamais cessé d'être en honneur dans les pays orientaux. Sans doute, ils livraient volontiers au supplice des parlementaires porteurs de propositions malsonnantes ; mais celui qui venait à eux,

1. Cf. Bernard W. Henderson, *The Life and Principale of the Emperor Nero*, Londres, 1903, p. 191-195. — Notons du reste que Tiridate apportait avec lui les doctrines mazdéennes, dont l'Arménie était pénétrée, et qu'il fit un prosélyte dans la personne de Néron. Voy. Plin., *H. N.*, XXX, 2, § 16-17 : *Magus ad eum Tiridates uenerat..... Magos secum adduxerat, magicis etiam cenis eum initiauerat.*

2. Procop., *Bell. Pers.*, I, 23, p. 118, éd. Bonn.

3. Tabari, *Chroniq.*, II, p. 96 ; Mirkhond, *Histoire des Sassanides*, ap. de Sacy, *op. cit.*, p. 311.

renommé pour ses talents et propre à rendre d'utiles services, était généralement le bienvenu. Un de ces rois, dans sa guerre contre les Ephthalites, avait auprès de lui un Grec, Eusèbe, que lui avait envoyé l'empereur Zénon<sup>1</sup>, et qui semble avoir été précédé dans cette situation par le patrice Constantios<sup>2</sup>.

Les deux Chosroès surtout se sont signalés par une certaine prédilection pour l'esprit grec, qui s'alliait sans embarras à des sentiments tout autres vis-à-vis des monarques de Byzance. Le premier, que l'hellénisme, du reste, ne fut pas seul à intéresser, étudia la philosophie et patronna les recherches scientifiques<sup>3</sup>. Dès le début de son règne (531), il donna asile en sa cour à sept sages grecs qu'un édit de persécution avait chassés de leur pays<sup>4</sup>; il les reçut à sa table, et, les voyant étudier Platon et Aristote, fit traduire (en syriaque ou en pehlvi) certains traités, à tout le moins le *Timée*, le *Phédon*, le *Gorgias* et le *Parménide*, dont il prit personnellement connaissance. Nous ne saurons jamais de quelque manière précise les

1. Procop., *Bell. Pers.*, I, 23, p. 117.

2. Priscos Panites, fragm. 31, 32, 33, dans Müller, *Fragm. hist. Graec.*, IV, p. 105-106.

3. Rawlinson, *Seventh Monarchy*, p. 448 et suiv.

4. Agathias (II, 30-31) et Suidas (Πρέσβεις) nous ont transmis leurs noms : Damascios de Syrie, Simplicios de Cilicie, Eulamios de Phrygie, Priscien de Lydie, Hermias et Diogène de Phénicie, Isidore de Gaza ; cf. J. Quicherat dans le *Plotin* de Didot, p. 549.

philosophes en exil collaborèrent à cette translation ; jamais l'influence grecque ne trouva meilleure occasion de s'exercer<sup>1</sup>. Il semble bien en retour que Damascios, le plus illustre d'entre eux, en profita pour se pénétrer des théologies orientales ; dans son livre : *Problèmes et solutions touchant les premiers principes*<sup>2</sup>, il juxtapose les doctrines et mythes de l'Orient et de la Grèce et semble avoir voulu montrer qu'il y avait entre les deux mondes, sur les grands problèmes de la nature, unité essentielle d'opinion ou de croyance. Lui aussi doit plus à l'Orient qu'il ne lui a donné<sup>3</sup>. Pour son enquête et celle de ses compagnons, deux ans de séjour suffirent ; ils rentrèrent dans leur pays, où Chosroès avait obtenu qu'ils ne seraient plus inquiétés, et ils ne se préoccupèrent pas davantage de l'éducation de leurs hôtes.

Plus tard, Chosroès s'assura la compagnie d'un sophiste grec, Ouranios, qu'il retint à prix d'or et mit en relations avec les mages<sup>4</sup>. Quand il

1. Mais cette influence ne pouvait s'étendre à la nation elle-même ; c'est pour le roi seulement, son hôte, que Priscien rédigea le traité dont une traduction latine nous est parvenue : *Solutiones eorum de quibus dubitavit Chosroes, Persarum rex.*

2. Cf. la traduction de A.-Ed. Chaignet, Paris, 1898, et, dans le t. I, la préface, p. I à V et XLII.

3. C'était un esprit romanesque ; le récit de son voyage de Damas à Ostie est rempli de faits merveilleux (τερατολογεῖ, dit Photios ; cf. la *Vita Isid.*, § 194, 201, 207).

4. Agathias, II, 29, *in fin.*, p. 130, Bonn.

signa, en 543, une trêve de cinq ans avec Justinien, il reçut en remerciement cinq cents livres d'or *et les services d'un médecin grec*<sup>1</sup> : c'était ce Tribounos, un Grec de Palestine, qui resta un an auprès de lui, et, avant de le quitter, chargé de récompenses<sup>2</sup>, dut l'aider à créer à Gondi-Sapor, près de Suse, une école médicale, où s'enseignaient aussi la philosophie, la rhétorique et la poésie<sup>3</sup>.

Enfin ce roi, ayant dépouillé Antioche sur l'Oronte, passa l'hiver de 550-551 à construire et embellir, près de Ctésiphon, une Antioche persane sur le modèle de l'autre ; il y établit ses captifs syriens et fit élever pour eux des bains publics et un vaste hippodrome. Exempte de la juridiction des satrapes, la nouvelle cité fut placée sous la dépendance directe du roi, abondamment pourvue de blé et admise à fournir à tous les esclaves grecs en fuite un inviolable asile<sup>4</sup>. Fantaisie de monarque érudit, dont on peut dire avec Rawlinson<sup>5</sup> qu'il s'amusa du contraste entre ce modèle de civilisation grecque et sa cour, mais n'apprit pas grand'chose de la comparaison.

Quant à Chosroès II, esprit non moins bizarre,

1. Procop., *Bell. Pers.*, II, 28, p. 281, Bonn ; Marcellin. Comes, *Chronicon*, éd. Sirmond, Lut. Par., 1619, p. 74.

2. Procop., *Bell. Goth.*, IV, 10, p. 504, Bonn.

3. Assémani, *Bibl. or.*, IV, p. 745-747.

4. Procop., *Bell. Pers.*, II, 14, p. 214, Bonn ; Mirkhond, p. 366 ; Tabari, II, p. 160.

5. *Seventh Monarchy*, p. 395.

dévoit à la Vierge<sup>1</sup> et à saint Serge<sup>2</sup>, sans renier les dieux de l'Iran, il demanda à l'empereur Maurice, qui l'avait assisté contre un compétiteur, une garde personnelle de mille hommes, qui lui fut envoyée de Constantinople<sup>3</sup>.

En résumé, les souverains parthes et arméniens contemporains des derniers temps de la république romaine ont reçu une éducation hellénique, — le témoignage circonstancié rapporté par Plutarque ne permet pas d'en disconvenir, — et leur société habituelle, hauts fonctionnaires, noblesse de cour, ne paraît pas moins cultivée; elle comprend même sûrement des éléments grecs<sup>4</sup>. Mais, avec le temps, cette mode perdit son empire; abordant Vardanès, Apollonios de Tyane commence par lui demander s'il connaît à fond la langue grecque, ou juste assez pour soutenir une conversation qui ne soit pas trop pénible<sup>5</sup>. Or, Vardanès était bon polyglotte, mais

1. Theophyl. Simocatt., V, 15, p. 225, Bonn.

2. Id., V, 13, 14, p. 229-231, Bonn; Euagr., *Hist. eccl.*, VI, 21 (Migne, *Patr. Gr.*, LXXXV).

3. Theophyl. Simocatt., V, 11, *in fin.*; 13, *init.*, p. 227 et 229, Bonn; Theophan., p. 412, Bonn.

4. On a restitué hypothétiquement en [Κίθυ]ράτην, dans l'inscription de Délos, l'ethnique mutilé du personnage qui fut τῶν πρώτων φίλων..... Ἀρσάκου. Du moins c'était un Grec, et qui sans doute ne résida que temporairement en Orient. Ce monument est de 110 avant notre ère.

5. Philostr., *Vit. Apoll.*, XXXII, 1 : « ὦ βασιλεῦ, » ἔφη, « τὴν φωνὴν τὴν Ἑλλάδα πᾶσαν γινώσκεις, ἢ σμικρὰ αὐτῆς ὑπὲρ τοῦ εὐξυμβόλου ἴσως καὶ τοῦ μὴ ἀηδῆς δοκεῖν, εἴ τις ἀφίκοιτο Ἑλληνας; » — « πᾶσαν », εἶπεν, « ἴσα τῆ ἐγγωρίῳ ταύτῃ. »

le fait n'avait en Occident aucune notoriété ; les relations d'autrefois s'étaient évidemment ralenties ; les rois ne s'entouraient plus des mêmes étrangers, ou c'était exceptionnel. Vononès, fils de Phraate, avait vécu à Rome sous Auguste ; il en revint pour monter sur le trône. Mais les habitudes exotiques qu'il apportait avec lui provoquèrent les plus graves mécontentements : *Irridebantur et Graeci comites ac uilissima utensilium annulo clausa*. Les nobles lui reprochaient jusqu'à cet usage de tout mettre sous clef et cacheter, comme on le faisait en Occident pour déjouer les larcins des esclaves<sup>1</sup>. Il se promenait fastueusement en litière ; il avait l'abord trop facile ; il accueillait tout le monde, comme un patricien d'Italie recevant le matin ses clients. Tout cela, c'étaient *noua uitia, et quia ipsorum moribus aliena, perinde odium prauis et honestis*<sup>2</sup>. Ces expressions de Tacite sont-elles outrées ? Je ne le pense pas ; perdant le contact avec les Grecs, les

1. Cf. Plin., *H. N.*, XXIII, 4 ; Juven., *Sat.*, XIV, 132.

2. Tac., *Ann.*, II, 2. — Je glane dans cet historien quelques noms grecs portés par des Orientaux : le satrape Démonax (*Ann.*, XI, 8, 9), le Parthe Hiéron (*ibid.*, VI, 42). Le roi d'Arménie Tigrane III avait une sœur et épouse qui s'appelait Erato (*ibid.*, II, 4). Ces exemples se réduisent en somme à bien peu de chose ; tout aussi bien Longpérier (*Œuvres*, I, p. 121-128 = *Revue archéologique*, 1849-1850, I, p. 94-100) a pu citer des noms perses répandus en Occident et particulièrement dans les Gaules ; ils durent y être apportés par des prisonniers de guerre, dont l'onomastique seule nous permet de suivre la trace.

seigneurs parthes ne les comprenaient plus et avaient fini par les détester de toutes manières.

Cette hostilité alla croissant : sous les Sassanides, s'il arrivait encore par hasard qu'un prince dilettante s'éprit des choses grecques, en raison de circonstances que nous ignorons, il était dès lors assuré de faire naître une irritation unanime. Tel fut le cas du fils d'Hormisdas II<sup>1</sup>, que son philhellénisme exposait même aux outrages. Un jour que le roi célébrait son anniversaire de naissance, le jeune Hormisdas, rentrant de la chasse, arriva avec quelque retard au palais ; les nobles, au lieu de se lever pour lui faire honneur, conformément à l'étiquette, restèrent sur leurs sièges. Indigné, le jeune prince déclara que ceux qui lui avaient fait insulte « subiraient un jour le sort de Marsyas ». Un seul personnage, qui avait vécu en Phrygie, fut à même d'expliquer l'allusion et la menace : Marsyas, écorché vif, avait été traité comme certains condamnés perses<sup>2</sup>. Est-ce la crainte du châtement annoncé qui poussa les grands à la violence ? Nous savons qu'Hormisdas mort, ils emprisonnèrent son fils et reconnurent à sa place l'enfant encore à naître, et simplement

1. Qui régna de 301 à 309.

2. En très petit nombre ; d'ordinaire, on les écorchait après leur mort, pour montrer leur peau à la foule et l'impressionner par cet exemple. Cf. Agathias, IV, p. 132 D ; Theodoret., *Haeretic.*, I, 26, *in fin.*, (Migne, *Patr. Gr.*, LXXXIII, p. 381) ; Cyrill. Hieros., *Catech.*, VI, 30 (Migne, *Patr. Gr.*, XXXVIII, p. 592) ; Faust., *Bibl. hist.*, IV, 21.

conçu, de la veuve du roi<sup>1</sup>. Je croirais plutôt que l'impopularité si grande à laquelle ses penchants reconnus avaient exposé l'héritier naturel du trône fut un motif suffisant d'exclusion. Chosroès, plus tard, fut assez fort pour dominer ces sentiments de haine à l'égard de l'étranger; les temps, du reste, étaient changés.

« On a cru, » a écrit Saint-Martin<sup>2</sup>, « que les conquêtes d'Alexandre avaient rendu fort commun dans tout l'Orient l'usage de la langue grecque; on a admis, sans discussion, ce qu'il fallait démontrer... Si jamais les princes arsacides ont fait usage de la langue grecque, ce fut dans quelques cérémonies d'apparat ou sur de grands monuments commémoratifs de leurs exploits<sup>3</sup>. Ils l'employèrent alors, concurremment avec l'idiome national, par pure ostentation et pour apprendre à un plus grand nombre d'hommes leurs victoires. » Cette dernière proposition me paraît empreinte de quelque exagération; elle ne saurait s'appliquer à la période d'agonie de la dynastie des Séleucides ni à celle où les Romains, propagateurs de l'hellénisme, s'établissaient en Syrie. Je crois du reste, avec Saint-Martin, qu'il a fallu la conquête de la Mésopotamie pour que l'esprit

1. Zosim., *Hist. nov.*, II, 27, p. 83-84, éd. Mendelsohn.

2. *Op. laud.*, I, p. 188 et 191.

3. Allusion au proscynème de Gotarzès, gravé sur le mont Bisitoun avant l'an 40 apr. J.-C. (Dittenberger, *Orient Gr. inscr. sel.*, I, 434).

des Parthes s'ouvrit à la civilisation de ce peuple dont ils avaient abattu la puissance; les hautes classes en furent séduites<sup>1</sup>; les gens d'affaires et les artisans durent suivre le mouvement; mais l'heure vint où l'instinct national produisit une énergique réaction. J'imagine qu'alors, et pour quelque temps, le nom d'Hellène eut une acception analogue à celle qu'on attache aujourd'hui au nom de Français chez certains peuples: élégance et dépravation. Une certaine situation, de famille ou de fortune, permettait seule et excusait ce luxe de mauvais aloi; peu à peu on l'abandonna; le nombre de ceux qui pouvaient causer en grec avec le roi alla se restreignant, et les monarques eux-mêmes finirent sans doute par ignorer cette langue. Elle garda un rôle dans les relations internationales<sup>2</sup>, mais ce fut tout; on communiqua avec les Occidentaux en langue grecque

1. « Mode de cour et d'aristocratie, » dit aussi Darmesteter (*Coup d'œil*...., p. 23).

2. Rawlinson, *Sixth Monarchy*, p. 411, n. 5 : *I gather from Dio and Herodian that Greek was the language used in the diplomatic intercourse of the Parthians and Romans.* — Mais il en résulte purement et simplement que c'était l'idiome commun des interprètes. Quant à croire avec Drouin (*Revue archéologique*, 1889, II, p. 51 et suiv.) que « la langue officielle de la cour et de la chancellerie était le grec », cela me paraît impossible. Cette langue eut peut-être, dit Mommsen (*loc. cit.*, p. 166-167), « un rôle secondaire, semblable à celui qu'elle a joué dans l'empire Romain, à côté du latin ». Il s'en faut : très nombreuses dans l'empire des Césars, les populations helléniques étaient, chez les Arsacides, très clairsemées.

comme on échangeait avec eux des monnaies à légendes grecques; la population éloignée des frontières restait repliée sur elle-même et confinée dans ses traditions.

Au reste, plus durable et plus généralisé, le philhellénisme des Parthes aurait bien eu des conséquences visibles; les Arsacides ne se seraient pas bornés à emprunter aux Grecs un idiome<sup>1</sup>; les usages et institutions de l'Occident auraient avec lui pénétré dans cet état. Or, il n'est guère de témoignages qui permettent de supposer qu'il en fut ainsi; nous en avons même un en sens contraire, douteux il est vrai: un passage de Diodore de Sicile, que l'empereur Constantin Porphyrogénète nous a conservé dans son recueil *Des vertus et des vices*, nous apprend que, vers le milieu du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Mithridate I<sup>er</sup>, ayant porté ses conquêtes à l'est jusque dans l'Inde, à l'ouest jusqu'en Arménie et aux rives de l'Euphrate supérieur, forma un code de toutes les lois qu'il trouva chez les diverses nations soumises, choisit les meilleures et les donna aux Parthes<sup>2</sup>. Dans le nombre se glissa-t-il quelques lois grecques? Il se peut; néanmoins, il faudrait noter surtout l'intention de consolider le droit

1. Drouin a noté (*Onomastique arsacide, Revue numismatique*, 3<sup>e</sup> sér., XIII (1895), p. 360-388) que tous les noms des rois parthes sont d'origine iranienne, sans exception. C'est une indication qui n'est pas sans importance.

2. XXXIII, 20 : καθόλου δὲ πολλῶν ἐθνῶν ἐγκρατῆς γενόμενος, τὰ παρ' ἐκάστοις ἄριστα τῶν νομίμων κατέδειξε τοῖς Πάρθοις.

existant, comme approprié aux races qui l'avaient longuement élaboré<sup>1</sup>. Assurément, ce témoignage isolé et postérieur est suspect de rapporter une tradition amplifiée; mais il reste qu'au temps de Diodore on considérait les Parthes comme soumis à une législation formée en Orient même, et les nombreuses campagnes dirigées contre eux avaient permis de s'en informer sur place.

C'est surtout d'une enquête sur les coutumes religieuses que pourrait nous venir quelque lumière; mais nos sources sont peu abondantes et contradictoires. Rawlinson a noté<sup>2</sup> deux textes trop brefs qui relèvent de cette discussion. Selon lui, le rite de crémation serait devenu la règle à la fin de l'époque parthe: pendant la guerre de Macrin, après une bataille, « les ennemis restaient près du lieu de la rencontre, comme s'ils avaient voulu recommencer le combat *après avoir enlevé et brûlé leurs morts* ». Cette indication incidente d'Hérodien<sup>3</sup>, si elle était confirmée par ailleurs, n'interdirait pas de supposer une influence des usages funéraires occidentaux, car à l'époque romaine, dans toute la Grèce, l'incinération l'emportait de beaucoup sur l'inhumation.

1. Des documents comme la stèle d'Hammourabi nous attestent combien précoce fut l'activité des législateurs orientaux.

2. *Sixth Monarchy*, p. 365 et suiv., 399-400.

3. XIV, 15, 6 : τότε δὲ (τῶν Παρθυαίων) προσμενούτων ὡς ἂν τὴν μάχην ἀνανεώσαιτο μετὰ τὴν τῶν νεκρῶν ἀναίρεσιν τε καὶ κατὰφλεξιν.

Mais aucune nécropole de date certaine ne nous permet de conclure ; en Babylonie seulement, ou près de là, quelques tombeaux de mauvaise conservation ont été ouverts<sup>1</sup>. L'historien aurait-il sans fondement prêté aux troupes parthes la même pratique qu'aux troupes romaines ? Il est de fait que Justin atteste plutôt les progrès du système qui consistait à abandonner les cadavres aux bêtes sauvages<sup>2</sup>. D'autre part, son contemporain, Lucien, expose que la sépulture varie suivant les nations : ὁ μὲν Ἑλλήνων ἔκαυσεν, ὁ δὲ Πέρσης ἔθαψεν, ὁ δὲ Ἰνδῶν ὑάλῳ περιγυρίει... κτλ<sup>3</sup>. Le plus raisonnable est d'admettre que ces divers procédés ont eu chez les Parthes un développement libre et indépendant. — L'époque sassanide est au contraire une période de réaction résolue contre

1. Les fouilles ont fait seulement connaître les sarcophages « en pantoufle », qui convenaient également pour des corps passés ou non au feu ; remarquons au passage que cette variété de mobilier funéraire n'a, dans sa forme, rien d'hellénique.

2. XLI, 3 : *Sepultura uulgo aut auium aut canum laniantus est; nuda demum ossa terra obruunt.* — Ce texte, pas plus que celui de Dion Cassius (LXXVIII, 4), ne me paraît indiquer l'habitude de construire des ossuaires, comme le suppose Cumont (*Textes et monuments*, I, p. 7, note).

3. *De luctu*, 21. — L'emploi de l'aoriste ne peut être qu'une élégance littéraire ; les traducteurs en latin l'ont ainsi interprété. Lucien se sert du présent pour indiquer les usages indiens, scythes, égyptiens, et ce qu'il dit des Grecs s'applique à ceux de son temps. Il aurait dû écrire : le Parthe, et non : le Perse, mais alors les deux mots s'employaient l'un pour l'autre.

tout rite opposé à la pure doctrine mazdéenne; l'Avesta interdit l'incinération comme l'inhumation, et les chrétiens parfois en éprouvèrent de grandes difficultés<sup>1</sup>.

Rawlinson considère comme le culte le plus répandu chez les Parthes celui des images ancestrales. Josèphe est le seul écrivain qui mentionne ces ἀφιδρύματα τῶν θεῶν ou σεβάσματα, comme il les appelle; en revanche, il en parle dans les termes les plus généraux et leur attribue une place dans chaque demeure<sup>2</sup>. Il semble, du reste, avoir eu des relations toutes particulières avec cette nation, par l'intermédiaire de ses coreligionnaires d'au delà de l'Euphrate, et c'est en partie pour elle aussi qu'il écrivit sa *Guerre judaïque*<sup>3</sup>. Mais conviendrait-il d'alléguer à ce propos l'influence de l'Occident? Rien n'est moins nécessaire; on a fait l'observation<sup>4</sup> que chez les Parthes l'organisation sacerdotale était absolument rudimentaire : pas de culte d'État, pas de religion officielle; le chef de famille devenait donc comme le pontife de sa maison. Accoutumés à

1. Menand. Protect., fragm. 11, p. 24, l. 26, Dindorf = *Fragm. hist. Graec.*, IV, p. 213, col. 2, l. 20.

2. *Ant. iud.*, XVIII, 9, 5 : ἐπιχώριον δὲ τοῖς ἐκεῖνη πᾶσιν ἐστὶν ἐπὶ τε τῆς οἰκίας ἔχειν σεβάσματα καὶ ἰουδαῖοι ἐπὶ ξένης συνεπάγεσθαι.

3. Cf. *Bell. iud.*, Proem., 1 et 2 : Ἄτοπον οὖν ἡγήσάμην περιδεῖν πλαζομένην ἐπὶ τηλικούτοις πράγμασι τὴν ἀλήθειαν, καὶ Παρθοῦς μὲν καὶ Βαβυλωνίου Ἀράβων τε τοὺς πορρωτάτω καὶ τὸ ὑπὲρ Εὐφράτην ὀμόφυλον ἡμῖν Ἀδιαθηγούς τε γινῶναι διὰ τῆς ἐμῆς ἐπιμελείας ἀκριβῶς ὅθεν τε ἤρξατο καὶ δι' ὧσων ἐχώρησε παθῶν ὁ πόλεμος καὶ ὅπως κατέστρεψεν.

4. Voy. Gobineau, *op. cit.*, II, p. 537-538.

accomplir ensemble et rien qu'entre eux prières et sacrifices, on conçoit que les membres d'une même famille en soient venus à vénérer les puissances parties d'elle et qui ne veillaient que sur elle. Du reste, les Parthes ont pu s'inspirer de la tradition orientale elle-même : les Mèdes, sinon les Perses, étaient idolâtres, et les Féroüers, qui jouent un si grand rôle dans la mythologie mazdéenne, ne représentaient à l'origine, avant de devenir une abstraction théologique, que les ancêtres divinisés<sup>1</sup>.

Il est un pays, limitrophe du grand empire des Parthes, qu'on ne saurait tenir à l'écart de cette discussion : c'est l'Arménie. N'ayant pas, comme la Perse, un passé grandiose et une antique civilisation; voisine immédiate, d'autre part, et de la Perse et de l'Asie Mineure, où l'hellénisme s'était fortement implanté, elle se voyait sollicitée tout ensemble par la culture grecque et la culture orientale. Cette rivalité est curieuse à suivre, et, alors qu'il n'existe pas d'écrivains parthes, l'histoire de l'Arménie a été longuement et souvent écrite, bien que sans génie, par des auteurs nationaux<sup>2</sup>.

1. J. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman* (*Bibl. de l'École des hautes études*, XXIX, 1877), p. 130-132. — Cette forme de culte existait aussi dans l'Inde, où rien n'oblige à lui assigner une origine occidentale. Cf. W. Caland, *Altindischer Ahnencult*, Leyde, 1893.

2. Je n'ai pu les utiliser directement, mais j'en ai trouvé le dépouillement méthodique et critique dans Simon Weber, *Die katholische Kirche in Armenien, ihre Begründung und*

Dans l'Arménie païenne, l'influence iranienne s'est largement exercée : elle a fourni au pays des rois, une aristocratie guerrière et des institutions militaires ; après elle se marque l'influence sémitique, dont je n'ai pas à m'occuper, et, en dernier lieu, l'influence hellénistique, qui ne commence qu'au premier siècle avant notre ère. Il est permis de pousser beaucoup plus loin que Saint-Martin<sup>1</sup> le scepticisme au sujet de l'expédition que, selon Moïse de Chorène, Artaxias aurait faite en Grèce, et d'où il aurait rapporté des statues de divinités grecques ; mais la tradition indigène attribue également à son fils Tigrane, avec plus de vraisemblance, une telle importation<sup>2</sup> ; elle se réduit peut-être à ceci : dans ses possessions du nord de la Mésopotamie, Tigrane avait attiré nombre de Grecs de Cilicie et de Cappadoce<sup>3</sup> ; ces immigrants avaient emmené leurs idoles et leurs prêtres, et de ce voisinage résulte ce que nous avons observé en Iran : le culte des images s'introduisit en Arménie, cette fois non

*Entwicklung vor der Trennung*, Fribourg-en-Brigau, 1903. C'est, en réalité, presque une histoire complète de l'ancienne Arménie ; elle fournit, éparpillés, les éléments de la discussion.

1. *Op. cit.*, I, p. 63-64.

2. Une tête féminine idéalisée, en bronze, de la basse époque grecque, entrée au British Museum, aurait été trouvée en Arménie (cf. *Archäologische Zeitung*, XXXII (1875), p. 113).

3. Strabon, XI, 14, 15, p. 532 C ; XII, 2, 9, p. 539 C.

spontanément; l'on y vit aussi une religion ancestrale. Enfin, les écrivains arméniens, usant alors du mode d'interprétation evhémériste que ces nouveau-venus leur avaient appris, rapprochèrent et mirent en parallèle les dieux arméniens et les dieux grecs, sans remarquer que le caractère national des premiers ne s'était pas effacé<sup>1</sup>.

Cette demi-confusion, les Grecs l'ont commise<sup>2</sup> en donnant les noms de leurs dieux aux divinités iraniennes respectives qui s'en rapprochaient le plus. Bien vaine est la comparaison; la mythologie grecque ne pouvait trouver en Iran un terroir qui lui convint<sup>3</sup>. Du moins, on a prétendu que la théologie orientale portait la marque de la pensée hellénique : le docteur Adolf Rapp<sup>4</sup> a cru retrouver la trace de cette empreinte dans les témoignages des auteurs grecs, surtout Dama-

1. Weber, *op. laud.*, p. 27, 41, 48, 50 et 53.

2. Elle est habituelle en Perse même. Cf. l'inscription bilingue de Nakschi-Roustam (*Corp. inscr. Graec.*, 4675).

3. Le proscynème à Héraclès, trouvé dans le Kurdistan, semble, d'après la forme des lettres que donne la copie de Ker Porter (*Corp. inscr. Graec.*, 4673), être d'une époque assez haute. Les Parthes avaient transformé le caractère de ce héros, et l'on voit par Tacite (*Ann.*, XII, 43) que les légendes locales greffées sur son culte en faisaient uniquement un dieu des chasseurs.

4. *Die Religion und Sitte der Perser und übrigen Iranier nach den griechischen und römischen Quellen* (*Zeitschr. d. deutsch. morgenl. Gesellsch.*, XIX (1865), p. 1-89; cf. p. 83 et suiv.).

scios<sup>1</sup> et Théodore de Mopsueste<sup>2</sup>. A l'origine, dit-il, Ormuzd, principe du bien, l'emportait sur Ahriman, principe du mal; il n'y avait pas de véritable dualisme<sup>3</sup>, on s'y achemina plus tard peu à peu, quand l'abstraction fut née des disputes d'écoles, et l'on ne retrouva l'unité que sous les influences étrangères, grâce à la spéculation grecque et indienne, qui introduisit le dogme de la fatalité<sup>4</sup>.

Rapp prononce à ce propos le nom de Plotin; les recherches plus précises de J. Darmesteter, opérées sur le Zend-Avesta lui-même<sup>5</sup>, l'ont amené à un autre rapprochement. Dans ce vaste répertoire, il a retrouvé le système cosmogonique exposé par les néo-platoniciens, et surtout par leur docteur le plus autorisé, Philon d'Alexandrie. Il y a un Λόγος iranien, le Vohu Manô, intelligence supérieure, détachée de la divinité et s'interposant entre elle et le monde; le monde des idées,

1. *Dubitationes et solutiones*, éd. Ruelle, Paris, 1889, *Pars prior*, p. 322.

2. Dans Photios, *Biblioth.*, cod. 81, p. 63, Bekker.

3. Cf. Darmesteter, *Ormazd et Ahriman*, p. 336; Cumont, *Textes et monuments*, I, p. 5 et 8, note 2.

4. C'est par Babylone, on l'a reconnu plus récemment, qu'a été introduite dans le mazdéisme cette croyance à la fatalité (voy. Cumont, *Mystères de Mithra*, p. 104). Plotin était très loin de l'admettre, comme on le voit par le livre I<sup>er</sup> de la troisième Ennéade (*Du destin*). Quant à Théodore, il traite ainsi le Zervane : *μιαρὸν Πέρσων δόγμα*.

5. *Le Zend-Avesta*, III (1893), *Annales du Musée Guimet*, XXIV, p. xxxii et suiv., LI, LIII, xcvi et suiv.

prototype céleste et invisible de la réalité du monde habité, a été admis par les Mazdéens dans leur doctrine. D'ailleurs, le grand prêtre Tansar, chargé par Artaxerxès d'en recueillir et compléter les éléments, passait pour appartenir à la secte des platoniciens<sup>1</sup>. La question est liée à celle, toujours pendante, de la date de l'Avesta, que je ne suis pas à même d'examiner. Avant que Darmesteter n'eût rajeuni ce *corpus* théologique, quelques-uns pensaient que la doctrine du philosophe, contemporain de la dynastie julienne, était née au contact des idées cosmogoniques de la Perse et de la théorie des esprits du Zend-Avesta. Mais, quelque parti que l'on prenne sur cette question de chronologie, on doit reconnaître que Philon est avant tout un reflet<sup>2</sup> : son système est inséparable de la doctrine hébraïque du Verbe. Dès lors, à la base du système persan sur l'origine et la marche du monde, il y aurait, non des éléments grecs, mais des éléments sémitiques, que Darmesteter suppose justement avoir influencé la doctrine médique des mages au temps des Achéménides<sup>3</sup>.

Une autre remarque est nécessaire : le néo-platonisme a trouvé faveur également chez les doc-

1. Maçoudi, *Prairies d'or*, II, 161.

2. Cf. Édouard Herriot, *Philon le Juif; essai sur l'École juive d'Alexandrie*, Paris, 1898, p. 307, 309 et suiv., 349, 356, 360.

3. *Le Zend-Avesta*, III, p. xcvi.

teurs chrétiens. De l'exposé de Philon, qu'ont-ils approuvé? Principalement sa cosmogonie, comme les rédacteurs de l'Avesta. Si ces derniers étaient sujets des Sassanides, ainsi que l'a voulu Darmesteter, n'est-on pas fondé à admettre que la philosophie alexandrine n'aurait pas pénétré en Perse si aisément sans un auxiliaire insinuant et tenace qui lui était venu : le christianisme<sup>1</sup>? Je crois qu'elle s'introduisit surtout à la suite des livres d'exégèse traduits pour l'instruction et l'édification des nouveaux disciples de la foi chrétienne. Je voudrais donc, pour terminer, examiner rapidement de quel secours fut à la cause grecque le christianisme, quels obstacles nouveaux surgirent avec lui.

Chez les Arsacides parthes et arméniens, un peu avant notre ère, le philhellénisme n'avait trouvé un support que dans le caprice des rois, leur désir de suivre une mode partout reçue; les courtisans, par profession, imitaient cette conduite; mais la masse du peuple restait indifférente à ce mouvement, elle l'ignorait; pour l'atteindre, l'esprit grec dut lier sa fortune à celle de l'Évangile. Par lui, il obtint en Arménie une pas-

1. Sapor I<sup>er</sup> emmena d'Antioche bon nombre de prisonniers dans ses États (cf. *infra*, p. 286). Or, précisément, il nous est dit qu'il avait fait réunir et incorporer dans l'Avesta les fragments d'un intérêt scientifique dispersés dans l'Inde, en Grèce ou ailleurs, touchant « la médecine et l'astronomie, le temps et l'espace, la nature et la création, la naissance et la destruction » (Darmesteter, *ibid.*, p. xxxii).

sagère, mais très large expansion, et, dans l'empire des Sassanides, quelques succès. Mais, par cela même qu'il prenait un rôle secondaire, que sa langue devenait un simple véhicule, il s'exposait à une nouvelle et redoutable rivalité. Tant que la Mésopotamie demeura païenne, la langue syriaque ne fut qu'un idiome vulgaire, une langue parlée; l'ignorance était profonde chez les populations de ce vaste ilot, elles n'avaient pas besoin d'une langue savante. Quant aux Syriens de la Syrie propre et de la Palestine, ils parlaient souvent le syriaque, mais écrivaient toujours en grec<sup>1</sup>, le voisinage des grands centres de l'hellénisme leur en avait fait comme une inéluctable nécessité; la conversion en grand nombre des Syriens de l'intérieur fit naître la littérature syriaque; elle s'appropriâ les productions littéraires de la Grèce pour les transmettre aux peuples étrangers. La concurrence entre les deux idiomes, comme entre les deux groupes ethniques qui s'en servaient, représente un des points de vue les plus curieux sous lesquels on peut envisager l'histoire du développement du christianisme en Orient, notamment en Arménie.

Dans ce pays, — ainsi qu'en Mésopotamie, —

1. Cf. Rubens Duval, *La littérature syriaque*, Paris, 1899, p. 5-11. — Barhebraeus (*Chron. Syr.*, éd. Bruns, Leipzig, 1879, p. 120; éd. Bedjan, Paris, 1890, p. 115) nous apprend qu'à Damas même le grec resta la langue littéraire jusqu'au VIII<sup>e</sup> siècle.

les judéo-chrétiens ont pénétré de bonne heure, et des indices nous donnent à penser que le judaïsme a exercé une influence très forte sur l'ancienne Arménie chrétienne; mais cette action fut toute en profondeur, insignifiante en étendue. A la fin du III<sup>e</sup> siècle seulement, l'Arménie entière commence à s'éveiller, la persécution de Dioclétien enflamme les esprits dans l'ouest, où domine le parti romain; l'hostilité du parti iranien dans l'est concourt aux mêmes résultats. Grégoire l'Illuminateur évangélise le pays en masse, et l'Église nationale reçoit tout aussitôt sa constitution. Il lui fallait des docteurs, des écoles, une liturgie.

Tous ces éléments ne pouvaient être réunis qu'au dehors, il y eut bientôt en Arménie une invasion de religieux grecs et syriens; Grégoire lui-même, revenant de Césarée, avait ramené une foule de moines avec lui; l'un d'eux peut-être était ce Faustos de Byzance, dont la nationalité demeure douteuse et qui nous a laissé pour l'histoire de cette époque une source de premier rang<sup>1</sup>; d'autres venaient de Sébaste; Agathange nous a transmis quelques noms, ceux du Syrien Daniel, de l'ascète Épiphané, qui fonda des couvents en Sophène et dans l'Arménie méridio-

1. Gutschmid, *Klein. Schrift.*, III, p. 283 et suiv.; H. Gelzer, *Die Anfänge der armenischen Kirche* (Ber. der kgl. sächs. Gesellsch. d. Wissensch., 1895, p. 111).

nale<sup>1</sup>. En même temps la contrée se couvrait d'écoles pour l'étude des deux langues.

L'Église nouvelle devint du premier jour suffragante de celle de Césarée en Cappadoce, elle-même soumise à la haute juridiction du patriarche d'Antioche. Le premier de tous les évêques reçut le titre, purement grec, de *καθολικός*; le candidat à cette dignité s'assurait l'adhésion préalable des divers évêques, puis il se rendait à Césarée, escorté de tous les évêques, qui se portaient garants de ses qualités; Nersès fut de la sorte accompagné de vingt-huit personnages. Ainsi, les hauts dignitaires de l'Église arménienne revenaient périodiquement recueillir la bonne parole et des principes de direction dans un centre tout hellénique. Cette Église fut représentée au concile de Nicée, et, dans la liste incomplète des premiers prélats, je ne relève guère que des noms grecs : Albianos, Eutaghios, Bassos, Eusèbe, Agapet, Artitès, Aristakès, Antiochos, etc....<sup>2</sup>.

Nersès, plus que tout autre, resta fidèle à cette tendance et l'accentua<sup>3</sup>. Né vers 335, il passa une grande partie de son adolescence à Césarée

1. Cf. Hagob Thopdschian, *Die Anfänge des armenischen Mönchtums mit Quellenkritik* (*Zeitschrift für Kirchengeschichte*, Gotha, XXV (1904), p. 1-32).

2. Weber, *op. laud.*, p. 172, 194, 353, 370.

3. N'était-il pas Grec lui-même? Son père s'appelait Athénogène. Sur Nersès et son temps, cf. Weber, III, 13, p. 289 et suiv.

et devint « catholicos » de très bonne heure ; sous son impulsion, les écoles se multiplièrent et elles s'ouvrirent, non seulement aux prêtres futurs, mais à la jeunesse indigène en général : celle-ci ne pouvait se fortifier dans la foi chrétienne sans connaître au moins un peu le grec ou le syriaque. Nersès fut en outre un réformateur, surtout dans l'ordre social ; son œuvre s'inspire étroitement des exemples de l'Église grecque ; il lui emprunta ses institutions hospitalières<sup>1</sup> pour les pauvres, les lépreux et les paralytiques. C'est peut-être à son instigation que le roi Arsace épousa une princesse byzantine, Olympias, qu'une rivale fit tuer ensuite ; en revanche, l'accord du roi avec Julien l'Apostat jeta entre eux la discorde et décida Nersès à l'exil, sans assurer à l'Arménie un secours durable. Sapor fit irruption dans le pays, persécuta, martyrisa les chrétiens et détruisit tous les livres grecs, sans prendre ombrage des livres syriaques.

L'Arménie fut divisée en deux territoires ; dans la moitié orientale, soumise aux Perses, l'influence hellénique fut combattue, traquée avec la dernière énergie ; l'usage des livres grecs, l'étude de la littérature grecque passèrent pour des actes hostiles à la Perse. Cette littérature, cependant, était la ressource principale de la nouvelle Église ;

1. Gregor. Nazianz., *Or. XIV* (Migne, *Patr. Gr.*, XXXV, p. 858 et suiv.) ; Gelzer, *Anfänge*....., p. 152.

une découverte lui permit de dissimuler l'usage qu'elle en faisait.

On avait parfois essayé d'écrire l'arménien en caractères grecs ; mais ceux-ci convenaient mal à cet emploi. Or, d'après Moïse de Chorène, — vers l'an 400, — saint Mesrop donna un alphabet à ses concitoyens, formant, en vertu de l'ordre divin, « les caractères arméniens sur le modèle de l'écriture grecque ». V. Gardthausen a ratifié cette affirmation à la suite d'un examen poursuivi lettre par lettre<sup>1</sup> ; nous savons, du reste, que Mesrop était disciple de Nersès. Immédiatement l'arménien devint la langue de l'Église, au détriment du grec et du syriaque ; Théodose autorisa l'usage de la nouvelle écriture chez les Arméniens de son allégeance. La masse de la population n'eut plus si grand souci d'étudier les idiomes étrangers<sup>2</sup>, mais il n'en pouvait être de même du clergé, contraint, pour quelque temps encore, de se procurer hors de chez lui un enseignement religieux : Korioun et Moïse de Chorène nous disent en effet que de jeunes Arméniens fréquentaient les écoles d'Athènes, Édesse, Constan-

1. *Ueber den griechischen Ursprung der armenischen Schrift* (*Zeitschrift der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, XXX (1876), p. 74-80). Weber paraît se rallier à cette doctrine, tout en indiquant les autres origines proposées (p. 400 et suiv.).

2. Néanmoins, l'usage du grec ne disparut pas brusquement : on le voit bien par les deux courtes inscriptions qu'a publiées J. Strzygowski, *Das Etschmiadzin-Evangeliar*, Vienne, 1891, p. 6-9.

tinople<sup>1</sup> et Alexandrie, où ils étudiaient la langue grecque, la philosophie et l'histoire. Ils en rapportèrent, pour les traduire, des œuvres apolo-gétiques, notamment des écrits de saint Basile, où fut puisée la liturgie arménienne, plus tard enrichie par des emprunts à Cyrille et Athanase.

Cette influence de l'esprit byzantin s'accrut grâce au soin jaloux qu'eut l'Église de Constanti-nople d'attirer dans son orbite l'Église armé-nienne, écartant celle de Césarée<sup>2</sup>. Au VII<sup>e</sup> siècle encore, le « catholicos » Nersès III fut élevé en Grèce dès son enfance, au témoignage de Sépéos ; un de ses prédécesseurs, Giout, s'était attiré, par ses sympathies intellectuelles non dissimulées, la haine du parti perse, qui voulait le faire déposer ; Lazare de Pharp nous a rapporté sa lettre de jus-tification au roi Péroz<sup>3</sup> : « Toutes les sciences et la philosophie, je les ai apprises en Grèce, où je compte bon nombre de collègues et d'amis. C'est de là que nous vient tout ce qui nous est nécessaire, même les vêtements que nous portons. » Et, trois

1. Notamment cet Eznig de Goghyp, le premier des « Gréco-Arméniens » du V<sup>e</sup> siècle. — C'est à un chorévêque d'Ar-ménie que Théodore de Mopsueste avait adressé son pam-phlet contre les mages (Cumont, *Textes et monuments*, I, p. 18-19).

2. Weber, p. 415 et suiv. — De même qu'elle essayait de dépouiller celle d'Éphèse de son hégémonie sur l'Asie. Cf. H. Gelzer, *Pergamon unter Byzantinern und Osmanen* (*Aus dem Anhang zu den Abhandl. der kgl. preuss. Akad. der Wiss.*, Berlin, 1903).

3. Citée par Strzygowski, *ibid.*, p. 16.

siècles plus tard, des iconoclastes font cette déclaration : « Jusqu'à aujourd'hui, personne en Arménie n'a su exécuter une image ; il en arrive de Grèce, d'où nous tenons tout ce qui est essentiel<sup>1</sup> ». Commercialement, Byzance avait pris possession de l'Arménie, artistiquement aussi ; Procope énumère toutes les constructions, églises et cloîtres que Justinien y avait élevés<sup>2</sup> ; Strzygowski a montré que, pendant de longs siècles, ce pays n'eut pas d'art national<sup>3</sup> ; jusqu'à l'invasion arabe, il a tout emprunté aux Byzantins. Ceux-ci, cependant, ont mal compris leurs intérêts, ils n'ont soutenu l'Arménie contre les Perses que par intermittences. Entre ces deux grands états, incessamment ballottée, elle a fini par préserver son originalité, qui eut pour forme première le séparatisme religieux.

La Mésopotamie, elle aussi, a servi de théâtre aux rivalités syro-grecques ; c'est dans la région d'Édesse qu'on peut le mieux les étudier<sup>4</sup>. Les influences babyloniennes et syriennes y ont été longtemps prédominantes, Édesse en reçut le culte des astres<sup>5</sup> et celui de Mithra<sup>6</sup>. A la fin du

1. Strzygowski, *ibid.*, p. 77.

2. *De aedificiis*, III, 4, p. 255, Bonn.

3. *Op. laud.*, p. 5, 10, 14.

4. Cf. Rubens Duval, *Histoire politique, religieuse et littéraire d'Édesse jusqu'à la première croisade* (extrait du *Journal asiatique*), Paris, 1892.

5. Cf. Iulian., *Or. IV*, p. 195, éd. Hertlein.

6. Fr. Cumont, *Revue archéol.*, 1888, II, p. 95-98.

1<sup>er</sup> siècle ap. J.-C. s'établit dans cette ville une branche collatérale des Parthes d'Arménie, ce qui faisait dire à Barhebraeus : « Parthes ou Édesséniens, Parthes ou Arméniens, c'est tout un<sup>1</sup>. » Sur leurs monnaies, les rois portent la tiare orientale<sup>2</sup>, et les habitants eux-mêmes, oubliant leur origine nabatéenne, aimaient à appeler leur ville la  *cité des Parthes*  ou la  *fille des Parthes* <sup>3</sup>.

Comme en Arménie, les judéo-chrétiens arrivèrent de bonne heure à Édesse, mais au III<sup>e</sup> siècle seulement ils obtinrent la conversion du roi et de la cour. La division se mit presque en même temps dans la communauté : l'évêque Palout reçut l'imposition des mains de Sérapion d'Antioche. « Par cet acte, l'Église d'Osrhoène rompait les liens qui la rattachaient à la Palestine et se déclarait fille de l'Église hellénique. » Ce changement ne s'opéra pas sans résistance de la part des anciens fidèles, et les deux groupes ne fusionnèrent qu'à la longue<sup>4</sup>. Le parti philhellène l'emporta parce qu'il avait reçu un important renfort, venu de l'extrême nord de la Syrie, bien plus hellénisé que le sud, et surtout d'Antioche. L'expédition audacieuse de Sapor I<sup>er</sup> obtint le succès voulu ; de nombreuses bandes de prisonniers prirent le chemin de la Perse,

1. Assémani, *Bibl. orientale*, III, II, 425.

2. Il faut peut-être rapprocher l'effigie d'un camée de la Bibliothèque nationale (Babelon, *Catalogue*, p. 357, pl. XLII).

3. Rubens Duval, *Histoire d'Édesse*, p. 29.

4. Rubens Duval, *ibid.*, p. 120.

et en 270 une bonne part de la population d'Antioche dut s'exiler. L'évêque Démétrianos accompagnait ses fidèles; il fonda avec eux la ville de Gondi-Sapor, centre à demi hellénique, qui fut bientôt en contestations, pour la prééminence, avec l'Église tout orientale, et de langue syriaque, de Séleucie-Ctésiphon. D'autres évêques, en même temps, furent déportés, et de là vient qu'on lit des noms d'origine grecque au frontispice des fastes épiscopaux de certaines métropoles, en plein territoire des Sassanides <sup>1</sup>.

Toutefois, rien ne nous atteste qu'après cette invasion l'esprit grec ait aussitôt dominé dans le royaume d'Édesse; certaines expressions géographiques, comme Ὀσροήνη, ou comme le nom grec de la ville, Ἐδεσσα, mirent fort longtemps à se faire accepter de la population <sup>2</sup>. Quand se fonda dans cette cité la célèbre école, elle fut appelée *École des Perses*, du nom que les Syriens occidentaux donnaient à leurs coreligionnaires dans l'empire des Sassanides, bien que l'Osrhoène relevât de Byzance. Suivant quelques-uns, elle fut créée par saint Ephrem, après la perte de Nisibe, poste avancé du monde gréco-romain, et des étudiants originaires des provinces orientales y vinrent

1. Jérôme Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse* (*Revue d'histoire et de littérature religieuse*, VII (1902), p. 103). Ce travail n'est pas annulé par la thèse de doctorat que l'auteur a publiée depuis (1904) sous le même titre.

2. Rubens Duval, *Histoire d'Édesse*, p. 5 et 21.

s'initier à la théologie et aux lettres de l'Occident.

Il semble, néanmoins, que la nécessité de connaître les ouvrages des Pères de l'Église grecque et de l'Église hellénisante d'Antioche ne s'y soit fait sentir qu'au commencement du v<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. On ne s'aperçut même qu'assez tard du besoin de posséder une version de l'Évangile présentant des garanties supérieures d'exactitude. Pour l'Ancien Testament, il en existait une très ancienne et très simple, appelée la Peschitto, œuvre sans doute des judéo-chrétiens ; il est probable qu'à un moment indéfini du iv<sup>e</sup> siècle elle fut mise en harmonie avec l'édition grecque des Septante, car dès le début il y eut dans l'Église syriaque une version du Nouveau Testament tout imprégnée des traditions grecques, le *Diatessaron* de Tatien. Les éditions nouvelles de l'Écriture se multiplièrent surtout à partir du vi<sup>e</sup> siècle ; les controverses christologiques conduisirent à l'étude minutieuse des textes et, devenue monophysite, l'Église syriaque noua des rapports plus étroits avec celle d'Alexandrie ; Barhebraeus<sup>2</sup> nous parle d'un Persan converti qui, disciple du jacobite Thomas d'Édesse, alla avec lui perfectionner sa connaissance du grec dans la grande métropole d'Égypte. Nombre de docteurs orientaux se trouvaient à Constantinople dans la

1. J. Labourt, *art. cité*, p. 111 ; Rubens Duval, *La littérature syriaque*, p. 14-15.

2. *Chron. eccl.*, éd. Abbeloos et Lamy, Louvain, 1872, II, p. 89.

première moitié du VI<sup>e</sup> siècle : le patriarche Maraba y passa un an, et son successeur Joseph (552-567) étudia la médecine dans l'empire byzantin et demeura en Occident durant la plus grande partie de sa vie<sup>1</sup>. Le chorévêque Polycarpe fut chargé de faire sur le grec une traduction littérale de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui jouit longtemps d'un certain crédit<sup>2</sup>. A l'École d'Édesse on traduisait en même temps des séries d'apocryphes et les commentaires grecs de la Bible, ainsi que les écrits apologétiques et les canons ecclésiastiques des Byzantins<sup>3</sup>.

Les historiens de la littérature syriaque ont été frappés du nombre de mots grecs que renferment certains ouvrages écrits en cette langue ; les Actes des martyrs persécutés par les Romains dans la Mésopotamie occidentale, surtout les Actes des martyrs d'Édesse, nous montrent l'attirail de l'administration romaine transporté en Mésopotamie, avec les termes techniques de la langue juridique et officielle ; ces mots grecs ou latins demeurèrent pour partie dans la langue courante, et on les retrouve dans des vies de saints, comme

1. Labourt, *Le christianisme....* (1904), p. 166 et 192.

2. Rubens Duval, *La littérature syriaque*, p. 63-64.

3. *Ibid.*, p. 85 et suiv., 88 et suiv., 167-171, 308 et suiv. Longtemps les conciles grecs formèrent le noyau de la législation de l'Église persane ; mais peu à peu cette discipline fut remplacée ou modifiée par les décisions synodales de Séleucie (J.-B. Chabot, *Synodicon Orientale*, Paris, 1903, Introd., p. 2).

dans les Actes d'Eusèbe, évêque de Samosate, qui sont bien un original syriaque<sup>1</sup>.

Mais l'administration ne contribua pas seule au résultat que je viens d'indiquer; la littérature profane et la science des Grecs s'introduisirent dans les écoles à la suite des ouvrages d'édification. Dès le v<sup>e</sup> siècle, celle d'Édesse fut pénétrée par la philosophie péripatéticienne, et les noms nous ont même été conservés des disciples qui traduisirent les écrits d'Aristote, notamment la *Logique*, et les livres de celui qu'on appelait l' « Interprète », Théodore de Mopsueste. Les ouvrages des principaux docteurs de l'Antiochide et de la Cilicie, Diodore de Tarse, saint Jean Chrysostome, obtinrent le même honneur, ainsi que les traités des Pères Cappadociens<sup>2</sup>.

Le théâtre grec lui-même rencontra une sorte de faveur d'arrière-saison; il existait, vers une date inconnue, deux florilèges syriaques formés de sentences empruntées aux comédies de Ménandre<sup>3</sup>

1. R. Duval, *ibid.*, p. 121 et suiv., 160.

2. *Ibid.*, p. 254 et suiv.; Labourt, *loc. cit.*

3. Cf. Ant. Baumstark, *Lucubrationes Syro-Graecae (Jahrbücher für classische Philologie, Supplementband XXI (1894), p. 490 et suiv.)*. — Précisément, à la fin du v<sup>e</sup> siècle, des sortes de saturnales à la mode occidentale commencèrent à être célébrées chaque année à Édesse. La description nous en est donnée dans la Chronique jadis attribuée à Josué le Stylite et dont l'auteur reste anonyme. Cf. chapitre xxvii : Ces fêtes eurent lieu pour la première fois le 17 mai 496; elles débutaient la nuit, au milieu des illuminations qui éclairaient les bords de la rivière; un danseur fameux, du

et des traductions syriaques d'auteurs grecs, dont les œuvres n'avaient aucune relation, même lointaine, avec le christianisme : Isocrate, Thémistios, Plutarque, Lucien. Le nom d'un de ces traducteurs est resté célèbre : Serge de Resaina (ou Théodosiopolis) mourut dans cette ville vers 536, après y avoir exercé la médecine pendant la plus grande partie de sa vie; il s'était formé aux sciences à Alexandrie; il traduisit les traités de Gallien sur la médecine, l'ouvrage de Ptolémée, et adapta, sous le nom de *Géoponiques*, les ouvrages d'économie rustique alors en usage<sup>1</sup>. C'est aux Grecs que les Syriens empruntèrent l'astronomie, la cosmographie, la géographie, par eux qu'ils acquirent les premières notions de grammaire et de lexicographie; les règles concernant la phonétique et la morphologie furent établies sur le modèle de la grammaire de Denys de Thrace et des canons de Théodose<sup>2</sup>.

Que ce grand mouvement scientifique ait pu naître et se prolonger dans la Mésopotamie du nord-ouest, où dominait la puissance byzantine, il n'y a rien là qui puisse surprendre; mais il s'étendit au sud de cette contrée, où les Perses

nom de Trimerios, excitait l'enthousiasme des spectateurs; on jouait *des comédies grecques*, divertissement tout nouveau pour le peuple. En 498, la solennité fut encore plus brillante; le moine qui la décrit s'en indigna, et l'empereur Anastase, en 502, prit un édit pour en empêcher le retour.

1. Baumstark, *loc. cit.*, p. 358-384.

2. Rubens Duval, *La littérature syriaque*, p. 281 et 289.

restaient définitivement les maîtres. L'attitude des Sassanides se laisse facilement reconnaître et comprendre. La langue syriaque leur était très familière<sup>1</sup>; tardivement arrivée à un rôle scientifique, parlée chez un peuple dont les sympathies restaient hésitantes entre l'Orient et l'Occident, elle n'éveillait pas les mêmes souvenirs, les mêmes craintes que la culture hellénique. A celle-ci les Syriens avaient exclusivement emprunté ce qui offrait un caractère religieux ou scientifique, technique. De ces deux parts de nouveautés, l'une au moins menaçait les Perses d'un grave danger : le christianisme, par sa nature même, constituait pour l'Iran un ennemi. Les Sassanides cherchèrent à l'anéantir, mais en vain ; ils conçurent alors un autre projet : l'affaiblissement de la solidarité des forces du christianisme ; ils se mirent à protéger les sectes chrétiennes qui se séparaient de l'Église dominante : les nestoriens, bannis d'Édesse, obtinrent sans peine le siège épiscopal de Ctésiphon. Tous les chrétiens de Perse devinrent nestoriens ; détachés de Constantinople, ils n'inquiétaient plus les souverains, qui leur accordèrent une assez large tolérance. — Pareillement, l'Arménie, une fois pourvue d'une Église nationale et indépendante, ne subit plus de persécutions<sup>2</sup>. — Mais par suite

1. Voy. Land, *Anecdota Syriaca*, Lugdun. Bataur., 1862-1875, IV, p. 101.

2. Patkanian, *Journal asiatique*, 1866, I, p. 138 et suiv.; Labourt, *Le christianisme.....* (1904), p. 124 : Certains chrév-

de cette scission entre les Syriens, la diffusion des œuvres helléniques fut ralentie, puis arrêtée.

De tous les ouvrages occidentaux qu'avait « adaptés » le monde syriaque, rien ne passa définitivement en Perse qui eût un caractère chrétien ; mais les sciences auxiliaires, qui s'étaient glissées dans les écoles à la suite et comme à la remorque de l'enseignement religieux, trouvèrent en ce pays un terrain où germer et fructifier. Trois surtout y acquirent droit de cité : la philosophie, la médecine et la mécanique ; et elles furent transmises aux Arabes, vainqueurs et successeurs des Perses. A Harran, au ix<sup>e</sup> siècle, il existait encore une école néo-platonicienne ; les praticiens illustres qui vivaient à Bagdad, sous les khalifes abbassides, sont les élèves, en quelque sorte, des médecins grecs que Sapor et ses descendants avaient appelés auprès d'eux<sup>1</sup> ; et les traités de Philon de Byzance, dont le baron Carra de Vaux a découvert la version arabe<sup>2</sup>, durent être, sous une autre forme, entre les mains de quelque

tiens de Perse tendaient à se soustraire à tout prix à l'ingérence des « Pères occidentaux », pour « anéantir un préjugé vivace et qui leur avait coûté très cher : que les chrétiens de Perse étaient les alliés naturels des Romains et les ennemis jurés du Roi des Rois ».

1. Barhebraeus, *Chron. Syr.*, éd. Bruns et Kirsch, p. 62 ; éd. Bedjan, p. 57.

2. *Le livre des appareils pneumatiques et des machines hydrauliques*, édité d'après les versions arabes d'Oxford et de Constantinople et traduit en français (*Notices et extraits des manuscrits*, Paris, 1902).

monarque sassanide. Certains pastiches scientifiques, qui passaient chez les Arabes pour des épaves de l'ancienne littérature « babylonienne », n'étaient que des adaptations d'ouvrages hellénistiques, et les noms des auteurs sont parfois reconnaissables sous le vêtement oriental dont ils furent recouverts<sup>1</sup>.

En résumé, nous avons constaté une courte période où la mode poussait les Orientaux, du moins dans les classes élevées, à connaître et adopter les idées et les usages grecs ; puis cette mode faiblit, disparut ; il y eut jusqu'à deux siècles durant lesquels, dans la nation parthe, ce qui venait de l'Occident était dénoncé au mépris et rejeté. La situation change à nouveau quelque temps après l'avènement des Sassanides : de toute l'étendue de leur empire, *une* province, la Mésopotamie, semble attirée, en même temps que l'Arménie, dans l'orbite de l'Occident ; l'expansion du christianisme y fait pénétrer la pensée grecque dans la mesure où elle pourra éclairer et soutenir la foi nouvelle. Encore prend-elle généralement un nouveau visage ; la langue dans laquelle ses productions ont été conçues et d'abord exprimées ne se prête plus sur ce terrain qu'à quelques exercices d'école, toujours plus rares, car les

1. Cf. von Gutschmid, *Die nabatäische Landwirtschaft und ihre Geschwister* (*Zeitschr. der deutsch. morgenl. Gesellsch.*, XV (1860), p. 1-110 = *Kleine Schrift.*, II (1890), p. 568-716).

traductions s'accroissent, puis les « adaptations », qui font oublier les originaux. A l'est du Tigre, plus rien, que les effets insignifiants de la curiosité intermittente des rois<sup>1</sup> ; ils empruntent aux Grecs des inventions utiles et tâchent de les répandre dans leurs états. Bien humble, à peine reconnaissable est cet hellénisme de la dernière manière, qui ne doit rien à Alexandre. L'ancien se résumait dans ce qu'il y a de plus hardi et de plus libre ; il s'embarrassait peu des abstractions et leur communiquait la vie. Le nouveau fournit, en tout et pour tout, à ceux qui en héritent, une lourde scolastique, rigoureuse, mais raide et aride, et un certain nombre de secrets dans les arts et métiers<sup>2</sup>.

Tarn termine en ces termes son étude citée plus haut : *How far can the kingdoms in Bactria and India, ruled by kings with Greek names, be called Hellenistic, and how far were they simply native? ... The general result appears to be, that one meets*

1. Aussi trouvé-je très exagéré ce que J. Darmesteter dit de la période sassanide (*Coup d'œil*....., p. 29-30) : « Jamais le rêve d'Alexandre ne fut plus près de se réaliser ; jamais la pénétration morale de l'Orient et de l'Occident ne fut plus complète..... » Les raisons qu'il invoque ne s'appliquent qu'à la Babylonie.

2. Les Perses du temps des Achéménides n'estimaient ni les arts mécaniques ni le commerce, auquel ceux-ci donnent naissance (Hérodote, I, 133, 3 ; Strabon, XV, 3, 19, p. 734 C). S'il en fut autrement des Néo-Perses, n'allons pas en faire remonter la cause à l'exemple de la Grèce, qui était resté, à l'égard des Parthes, sans aucune efficacité.

*with more of the Iranian and less of the Greek than one expected.* Pour les périodes et les régions dont je me suis occupé, et sous les seules réserves ci-dessus, je me hasarderai à une affirmation bien plus catégorique et je conclurai sans détour, songeant à ce qu'étaient les ambitions d'Alexandre, à un insuccès ou, pour user d'une expression en vogue, à une faillite de l'hellénisme.

On dirait que les anciens eux-mêmes se sont rendu compte du fait ou l'ont pressenti. Tite-Live met dans la bouche de Manlius, dès 189 avant J.-C., un discours bien caractéristique : « De même que les soins donnés à une plante ne peuvent préserver ses qualités des influences du sol et du climat; ainsi les Macédoniens d'Alexandrie, de Séleucie et de Babylonie ont dégénéré et sont devenus des Syriens, des Parthes, des Égyptiens<sup>1</sup> ». Flamininus disait des armées d'Antiochos III qu'elles étaient « toutes syriennes<sup>2</sup> », et, au témoignage de Polybe, les Syriens hellénisés eux-mêmes n'étaient regardés que comme des inférieurs par les habitants de la Grèce propre<sup>3</sup>. Ce sont là, en grande partie, des appréciations de Romains. Bevan, qui les rapporte<sup>4</sup>, y attache une importance un peu excessive; je m'arrêterais plus

1. Liu., XXXVIII, 17, 10-11.

2. Plut., *Flamin.*, 17; Liu., XXXV, 49, 8.

3. XXXII, 6, 6 : παραγενόμενος εις την Συρίαν και καταφρονήσας των ανθρώπων.

4. *The House of Seleucus*, I, p. 223.

volontiers à ce que nous présente, à une date moins reculée, le royaume de Commagène, situé pourtant en deçà de l'Euphrate : la célèbre inscription d'Antiochos I<sup>er</sup> Épiphane<sup>1</sup> montre la longue persistance des rites perses très loin de leur lieu d'origine. Quand le jeune Lucien quitta Samosate, sa patrie, vers 140 de notre ère, il avait, à l'en croire, quelque chose d'un barbare, d'un Assyrien, pour le costume et pour la langue<sup>2</sup> ; il s'est plu sans doute à forcer la note, mais il devait y avoir, aux yeux de l'atticiste qu'il était devenu, comme un « provincialisme » extrêmement marqué dans le langage et les habitudes de la famille d'artisans à laquelle il appartenait<sup>3</sup>. Dans ce rapprochement des deux races, on se fût attendu à voir celle des deux civilisations qui était alors la plus développée et la plus riche entraîner l'autre et la diriger ; si j'ai bien observé, il n'en fut rien, l'affirmation contraire serait plus près de la vérité ; pour subir cet ascendant et en profiter, il aurait fallu aux Orientaux une qualité, bien grecque celle-là, qui leur manquait totalement, la souplesse.

1. Ch. Michel, *Recueil d'inscriptions grecques*, 735.

2. *Bis accusatus*, 27 : Βάρβαρον ἔτι τὴν φωνὴν καὶ μονονουχὶ κάλυπτον ἐνδεδουκόμενα ἐς τὸν Ἀσσύριον τρόπον.

3. C'étaient des ἔρμογλύφοι ou fabricants de statuettes (*De somnio*, 2).





